

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Septembre
2003

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

34e année

Septembre 2003

BULLETIN N°115

Sommaire

– Courrier des lecteurs		99
– Trouvaille		101
– Hommage à notre centenaire: Henri Pottier	J.M. Monville	103
– La vie romanesque de Georges Neyt (suite)	A. Andries	107
– Les toitures de la Villa Royale: chronique d'un chantier	M.C. Schils	121
– Réflexions sur le Bois de Spa	G. Hanlet	126
– Le Comte de Palikao (suite)	A. Doms	130
– Les mémoires d'Oscar Dossin (suite)	J.M. Monville	138

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Renier– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).

Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.

GESTION DES MUSEES

L'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises" assure la gestion et la mise en valeur du Musée de la Ville d'Eaux et du Musée Spadois du Cheval en vertu d'un accord conclu avec la Ville de Spa.

Adresse des musées: avenue Reine Astrid, 77b à 4900 Spa (tél.: 087/77.44.86)

Heures d'ouverture:

- En avant-saison (du 16 mars au 30 juin) et en arrière-saison (du 1^{er} octobre au 30 décembre), *UNIQUEMENT* les week-ends de 14h00 à 18h00.
- En saison (du 1^{er} juillet au 30 septembre), *TOUS LES JOURS* de 14h00 à 18h00.

COTISATION 2003

La cotisation d'un montant de 15 € couvre l'abonnement annuel aux bulletins trimestriels édités par l'ASBL et accorde le libre accès aux Musée de la Ville d'eaux et Musée Spadois du Cheval au titulaire, à son conjoint, et à ses enfants de moins de 15 ans et ce, tout au long de l'année en cours.

ANCIENS BULLETINS

La plupart des bulletins édités depuis leur parution peuvent être obtenus auprès de l'ASBL au prix de 3,75 €. Le compte bancaire de l'ASBL est 348-0109099-38.

LISTE DES NOUVEAUX ABONNES (arrêtée au 05/08/03)

Mme Nicole VILLERS

Mme Nadine de THIER

Mme Andrée SCHAUS

DON

Mr Jean-Jacques TEFNIN

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Affiche publicitaire pour la ferme de Frahinfaz (coll. Musée de la Ville d'eaux – Spa)

COURRIER DES LECTEURS

Veillez trouver ci-joint quelques renseignements concernant les appellations "fossé-limite" et "Pavillon WYBAUW" suite à la demande formulée par une lectrice dans le bulletin de juin 2003.

"Fosse-limite"

Il y a lieu de préciser tout d'abord qu'il s'agit d'un terme employé par l'Administration des Eaux et Forêts.

Je suppose également que la lectrice fait référence au "fossé-limite" qui se trouve dans les bois du Nord de Spa et qui fait limite entre le bois domanial (actuellement de la Région Wallonne) et de la Commune de Theux.

Comme son nom l'indique, il s'agit d'un fossé faisant limite entre deux propriétés publiques.

L'Administration des Eaux et Forêts utilisait ce moyen pour fixer de manière durable les limites et éviter les contestations notamment lors de la délivrance des coupes de bois.

On creusait un fossé, généralement d'un mètre de largeur et d'une profondeur de 50 à 60 centimètres, à cheval sur les deux propriétés, le fossé était donc mitoyen.

D'autres fossés (bien que ne portant pas l'appellation de fossé-limite) ont été creusés à d'autres endroits afin de remplir le même rôle.

Par exemple, lorsque la Ville de Spa, peu de temps avant la première guerre mondiale a vendu ses bois à l'Etat belge, elle s'est réservé une bande de 100 mètres de largeur tout le long de la Route des Fontaines, un fossé-limite a été ouvert depuis la Géronstère jusqu'à la Sauvenière, il est toujours visible actuellement.

Le système était préféré au placement de bornes qui trop souvent après quelques années étaient soit cassées, soit déplacées lors des débardages de coupes.

Lorsque l'on se trouvait en présence d'un terrain trop pierreux, on se contentait parfois d'ouvrir un fossé sur une distance de 20 mètres, puis de laisser un espace de la même longueur sans creuser et ainsi de suite; en langage forestier on parlait de "sauts de biche" pour qualifier le procédé.

Pavillon WYBAUW

Le pavillon Wybauw portait à l'origine une plaque indiquant Pavillon Laure WYBAUW.

Madame Wybauw affectionnait particulièrement cet endroit qu'elle fréquentait lors de ses nombreuses promenades et aimait se reposer sur un banc situé à cet endroit.

Il faut dire qu'à l'époque chaque promenade était dotée d'un ou plusieurs bancs, situés à des endroits judicieusement choisis, afin de permettre au promeneur de se reposer après une montée un peu raide ou de profiter d'un paysage agréable.

Madame Wybauw souhaitait qu'un pavillon soit édifié à cet endroit et fit de nombreuses demandes auprès du Syndicat d'Initiative afin que son projet se réalise.

Madame Wybauw était l'épouse d'un médecin spadois, le Docteur Wybauw.

Les renseignements que je vous communique ont été recueillis, il y a près de 35 ans, lors de mes conversations au hasard de rencontres avec des promeneurs au cours de tournées en forêt, alors que j'étais le garde-forestier du territoire.

J'attire votre attention sur la réserve à apporter concernant Madame Wybauw, car je n'ai jamais eu l'occasion de vérifier l'exactitude des renseignements.

En ce qui concerne le pavillon, le Touring Club de Belgique a édité en 1919, un volume intitulé "Environs de Spa-Verviers – 70 promenades pédestres".

On peut y lire ce qui suit concernant la Promenade Cherville: "Cette feuillée dédiée au marquis de Cherville, bobelin très assidu aux Eaux de Spa et grand chasseur devant l'Eternel, traverse le bois de Belle-Heid en amont et arrive après une montée assez raide, à un vaste plateau d'où l'on jouit d'une vue splendide.

La carte des promenades indique à mi-côte avant la Promenade Quinet, un point de vue mais pas de reposoir.

Donc en 1919, il n'existait pas à cet endroit de pavillon, ce qui accrédite les témoignages faisant état de sa construction entre les deux guerres.

Lorsque je suis arrivé en 1956, le pavillon devait déjà exister depuis de nombreuses années car sa toiture était en mauvais état, fin des années 1960, les ouvriers de l'Office du Tourisme, Messieurs Legrand et Léonard, ont restauré le pavillon en le dotant d'une nouvelle toiture, les piliers étant toujours les piliers anciens en bon état de conservation.

Fait à signaler, à part quelques initiales gravées au canif et quelques inscriptions, le pavillon n'a jamais eu à souffrir de vandalisme.

Pour ce qui est du point de vue mentionné dans la brochure de 1919, il s'agissait d'une surface semi-circulaire située en contrebas, sur laquelle tous les arbres et arbustes avaient été enlevés.

A cette époque, il était possible d'avoir une vue vers Spa, car les arbres du bas de la forêt n'avaient pas les hauteurs qu'ils ont actuellement.

En 1956 toujours, le point de vue était encore bien visible, seuls quelques rejets de souche commençaient à recoloniser l'endroit, aujourd'hui le paysage s'est complètement refermé, la végétation ayant repris ses droits.

Bien que je vous aie donné plus de renseignements concernant le pavillon en lui-même qu'au sujet de Madame Wybauw, j'espère qu'ils seront utiles à votre lectrice et lui permettront de poursuivre sa recherche.

C'est en tout cas le vœu que je formule.

Lucien BRODURE

TROUVAILLE



« Club des pêcheurs » (Coll. Musée de la Ville d'eaux. Fonds du Chastel)



Henri Pottier le jour de ses cent ans
(Photo J.-M. Monville)



*Maison de H. Pottier
décorée à l'occasion de ses 100 ans*
(Photo J.-M. Monville)

Hommage à notre centenaire: Henri Pottier!

Ce 27 juillet 2003 les membres du comité de quartier du Vieux Spa et plus particulièrement les habitants de la rue de Barisart ont mis les petits plats dans les grands pour rendre hommage à « leur centenaire », monsieur Henri Pottier.

Henri Pottier est né le 27 juillet 1903 à Spa. Ses parents s'appellent Henri Pottier et Marie Demaret¹. Monsieur Pottier, qui malgré son âge garde un esprit vif, de nous rappeler : « *la famille Pottier est l'une des plus anciennes famille de Spa. La remarquable recherche de mon voisin Georges Heuse², montre en effet qu'il y avait déjà des Pottier à Spa au 14^{ème} siècle* ».

Peu après la naissance de Henri, la famille Pottier va déménager à Liège où son père travaille aux « télégraphe et téléphone ». Trois ans plus tard, Henri aura un petit frère. En juin 1914, alors que Henri suit des cours à l'Institut du sud de la ville de Liège, place Saint Jean (actuellement place Xavier Neujean) son père décède. Commence alors la première guerre et sa période d'occupation. La jeune veuve décide de retourner à Spa. En septembre 1914 la famille s'installe rue de Barisart. Henri termine alors ses études à l'Ecole moyenne des garçons pour ensuite suivre les traces de son père et entrer aux « télégraphe et téléphone » d'abord comme élève télégraphiste à Liège-centre puis Liège-Guillemins ensuite il sera promu au grade de commis et reviendra à Spa-station puis Spa-centre..« *C'était en 1921, j'avais 17 ans et je me souviens qu'il y avait à Spa une ambiance assez différente de celle d'aujourd'hui. Spa était alors fréquenté par les ministres, les bourgmestres de Liège, les diplomates... ce qui rendait notre rôle de télégraphiste et de téléphoniste assez délicat. Il y avait aussi beaucoup moins d'autos et plus de trains, avec de nombreuses correspondances afin d'amener tout ce beau monde à Spa* ».

Plus tard Henri Pottier sera promu au grade de rédacteur puis sous-chef de bureau. Il aura connu tous les progrès en matière de téléphonie depuis les téléphonistes assises devant leur table jusqu'à l'automatisation complète. Ces progrès ont d'ailleurs obligé monsieur Pottier à suivre de nombreux cours afin d'être à la hauteur des tâches demandées.

En 1930, Henri Pottier épousa Denise Quaeghebeur, une jeune fille d'origine flamande. Le couple acquiert une maison rue de Barisart, ce qui fait dire à Monsieur Pottier « *J'ai habité plus de 85 ans dans la rue de Barisart, j'y ai vécu les deux guerres et bien d'autres événements malheureux mais aussi heureux comme la naissance de mes trois enfants : Henri né en 1933, Denise née en 1937 et Michelle en 1941. J'ai de nombreux souvenirs de mes amis, dont beaucoup sont aujourd'hui décédés. Je me suis rendu compte que je vieillissais car avec le temps j'ai eu de moins en moins de visite de mes anciens camarades* ».

¹ Marie Demaret était la fille de Jean Demaret l'éditeur de la Gazette de Spa

² Voir à ce propos « Anciennes zones industrielles du Pays de Liège » (p. 175) édité par Georges Heuse à l'occasion du quarantième anniversaire du Cercle historique de Fléron.



A Spa

« Au Casino de Spa »
(Coll. Henri Pottier)



A Spa



A. Spa



A. Spa

Henri Pottier est connu pour sa passion pour les cartes postales sur Spa. Il possède une collection de quelque 4000 cartes et nous avons déjà fait appel à lui pour illustrer l'un ou l'autre article. *« Lorsque ma fille Michelle commença ses études d'institutrice, j'ai pensé qu'il serait bon de lui constituer une petite documentation sur Spa et j'ai commencé à collectionner les cartes postales. Je rendais souvent visite à ma belle-soeur qui habitait Bruxelles et là, je ne manquais pas d'aller voir les marchands de cartes »*. Monsieur Pottier nous a fait le plaisir de nous prêter ses cartes préférées (voir page ci-contre) éditées à Paris et qui montrent le casino à Spa. *« Je dois être le seul à posséder ces cartes à Spa »* nous précise fièrement Monsieur Pottier. Ajoutons que le fils de Monsieur Pottier est, lui, numismate spécialisé dans la numismatique byzantine. Il possède, entre autres, une collection de médailles concernant Spa qu'il a promis de nous montrer prochainement. Cette collection pourrait alors faire l'objet de l'un de nos prochains articles.

En 1968 Henri Pottier fut pensionné et commença dès lors une nouvelle et longue carrière : celle de retraité. Afin de se préparer à ce changement, Henri s'inscrivit dès 1967 au club de pétanque de Spa. Il continuera ce hobby jusqu'en 1980. *« Etant retraité, je pouvais aussi m'occuper un peu plus de mes 9 petits-enfants (et plus tard 15 arrière petits-enfants) pour faire des promenades dans les bois. Je leur faisais faire des exercices respiratoires. Aujourd'hui encore, je ne passe pas un jour sans faire un peu de vélo d'intérieur. Et de ma chambre, j'ai même une vue sur la rue de Barisart³ ... »*

Photo 1 : Henri Pottier le jour de ses cent ans

Photo 2 : La maison de Monsieur Pottier décorée pour l'occasion avec des palmiers, des fanions aux couleurs du vieux Spa et une pancarte sur laquelle on peut lire « Hommage à notre centenaire »

Photos 3 à 6 : cartes postales montrant le casino et éditées à Paris (coll. Henri Pottier)

J.M. Monville

³ Henri Pottier vit actuellement dans une maison de retraite située av. Professeur Henrijean

LA VIE ROMANESQUE DE GEORGES NEYT
Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire
Bâtitteur du manoir de Lébioles

DEUXIEME PARTIE: Un exaltant début de carrière

En juillet 1862, Georges Neyt, âgé de 19 ans, obtient son diplôme de candidat en philosophie et lettres. Le plan de carrière que lui prépare son tuteur Julien Vinchent est aussitôt mis en œuvre; mieux vaut apprendre le métier de diplomate par la pratique que par la théorie universitaire.

A. Attaché de légation à vingt ans

Une occasion se présente à l'automne de cette année-là car une mission extraordinaire sera envoyée à Lisbonne à l'occasion du mariage du roi du Portugal. Il était admis d'adjoindre à de telles missions un personnel stagiaire non officiellement nommé dans le cadre diplomatique et le beau-frère de Julien Vinchent (qui, rappelons-le, était haut fonctionnaire au Ministère des Affaires Etrangères) veillera à ce que son protégé soit du nombre.

Georges Neyt se fait substituer pour le service de milice de la levée 1862 et part pour la capitale lusitanienne. Ce n'est qu'après cette première expérience d'une mission diplomatique que, par lettre du 26 novembre 1862, son tuteur le recommandera au Ministre des Affaires Etrangères pour une nomination comme attaché de légation. Le résultat ne se fera pas attendre: dès le 3 décembre, Georges Neyt est nommé par arrêté royal, attaché de légation à Berlin. A part l'apprentissage du métier, ce premier poste ne semble pas lui avoir laissé de souvenir marquant car il ne s'y réfère jamais dans les écrits qui nous sont parvenus.

Le 23 septembre 1863, notre jeune attaché accède à la majorité. Il se choisit donc un domicile personnel au n°14 de la rue du commerce à Bruxelles. A partir de ce moment, il postulera lui-même les nominations aux grades et affectations de sa carrière. Par ailleurs, alors que les accroissements du domaine de Lébioles avaient encore été faits en 1862 par Julien Vinchent (représenté aux actes par l'arpenteur forestier Victor Richard) *pour le compte de son pupille*¹, c'est Georges Neyt lui-même, "attaché de légation demeurant à Bruxelles" (toujours représenté à l'acte par Victor Richard) qui sera directement partie à l'acquisition de bois et de prés réalisée le 24 novembre 1863 devant le notaire Dubois de Spa.²

¹ Le 12 février, devant le notaire Baltus de Spa, une pâture de 34 ares au lieu dit "Spinette" vendue par Jean Hubert Bourguet de Creppe et une parcelle de broussailles de 3 ares au lieu-dit "Grande Genette" vendue par Jeanne Bihin épouse Xhrouet de Creppe.

Le 22 juin, devant le même notaire, une pâture de 10 ares au lieu-dit "pré la Waite" vendue par Mathieu Wilkin de Spa et un pâture d'1 are au lieu-dit "Haie Pierre" vendue par Jean Baptiste Palla de Winamplanche.

² Une parcelle de bois de 67 ares au lieu-dit "Heid Mahotin" vendue par Pierre Job d'Hestroumont.

Une prairie de 32 ares au lieu-dit "Pré Stoumont" vendue par Anne Demaret de Creppe.

Une prairie de 52 ares au lieu-dit "Spinette" vendue par Jean Bourguet de Fagne Maron.

Un bois de 14 ares au lieu-dit "Fond du logis" vendu par Jean Reuchamp de La Reid.



1. *La vallée de Tolifa et les bois de Lébioles vers le milieu du 19^e siècle par A. Doneux*
(Collections du Musée de la Ville d'eaux)



2. *Le village de Creppe dans la seconde moitié du 19^e siècle* (dessin anonyme, collections du Musée de la Ville d'eaux).
Pendant toute cette période, Georges Neyt continuera d'agrandir son domaine de Lébioles en rachetant des terrains notamment aux habitants de Creppe.

Précocement lancé dans une carrière prometteuse, le jeune homme devait être désireux de trouver dans sa nouvelle vie une sorte de revanche sur sa jeunesse profondément malheureuse. Début mars 1864, il se portera candidat au poste d'attaché de légation à Saint-Pétersbourg.

Il faut se souvenir ici de ce que cette ville, fondée au XVII^e siècle par le tsar Pierre le grand comme nouvelle capitale de l'empire russe résolument tournée vers l'Europe, était devenue sous le règne d'Elisabeth une ville élégante et magnifique qui abondait de bien des plaisirs de l'existence. Catherine II, qui avait appris le français dans son enfance, avait entretenu une abondante correspondance avec Voltaire et Diderot et avait élevé son petit-fils Alexandre I^{er} dans une atmosphère de culture française, entouré d'émigrés qui avaient fui la révolution. Vers la moitié du XIX^e siècle, la folie française était à son comble dans la capitale de l'empire³. Les restaurants les plus prisés étaient français, le champagne avait été mis à la mode par la veuve Cliquot, les plats français étaient exigés dans les dîners d'apparat, et les dames du monde, pour qui le russe était indigne de leurs salons, les garnissaient, comme d'ornements indispensables, de voyageurs français répandant les idées libertines.

On comprend que tout cela était bien fait pour tenter les goûts aventureux d'un garçon sortant d'une jeunesse austère et manquant d'épanouissement affectif.

L'administration du département des Affaires Etrangères fait son enquête habituelle concernant la nouvelle candidature de Georges Neyt et, le 8 mars 1864, transmet au ministre, des conclusions favorables mentionnant que le postulant "ne redoute pas l'éloignement et a de la fortune". Il faut rappeler à cet égard qu'à l'époque, la fonction d'attaché de légation n'était pas rémunérée.

Dès le lendemain 9 mars, le requérant obtient satisfaction en étant affecté avec le même grade à la légation de Saint-Pétersbourg. Il arrivera dans la capitale russe le 4 mai avec quatre jours de retard sur la date fixée et le ministre lui exprimera son mécontentement à ce sujet, mais après cela, il remplira ses fonctions "avec zèle, intelligence et exactitude".

B. Dans les fastes de Saint-Pétersbourg, un amour naissant

L'un des salons que notre apprenti diplomate fréquenta à Saint-Pétersbourg fut celui d'une cantatrice française, Augustine Devéria, d'un an plus âgée que lui, étant née à Bordeaux le 12 octobre 1841. Le père de cette demoiselle, Jacques Devéria, avant de devenir directeur du grand théâtre de Bordeaux, avait été impresario et se trouvait donc bien placé pour favoriser la carrière de sa fille dans le bel canto. Or, le 2 octobre 1860, un nouveau théâtre (dénommé "Mariinsky" en hommage à Marie, l'épouse d'Alexandre II) avait été ouvert à Saint-Pétersbourg, dans lequel un opéra s'était installé.

³ Vladimir Fedorovski, "Le roman de Saint-Pétersbourg", Editions du Rocher, 2003, spécialement pp. 53, 54, 83, 94 à 97. A noter cependant que d'autres ouvrages rappellent plus nettement l'existence à cette époque d'un mouvement slavophile opposé à celui des occidentalistes; voir notamment "Saint-Pétersbourg" sous la direction de Lorraine de Meaux, Editions Robert Laffont, avril 2003.



3. L'escalier d'honneur du grand théâtre de Bordeaux achevé en 1780 et dont Jacques Devéria, père d'Augustine, était directeur en 1841 (photographie de l'Agence Scope, Paris)



4. Portrait des frères Devéria (Eugène à droite et Achille à gauche) peint par Eugène en 1836 (Musée des Beaux-Arts de Pau)



5. *Portrait d'Augustine Devéria peint par Belloli en 1865 (propriété de Monsieur Louis de Geoffre de Chabrignac à Neuilly-sur-Seine)*

Мари́нскі́й теа́тръ.—Théâtre Mariynsky.



6. *Le théâtre Mariynsky construit à Saint-Pétersbourg en 1860 (Carte postale ancienne)*

Quelques années auparavant, une autre cantatrice française, Pauline Viardot, sœur de la Malibran, avait déjà remporté un triomphe dans la capitale russe⁴ et comme les œuvres et les interprètes français y faisaient toujours fureur, la voie était toute tracée...

Des étrangers de marque étaient reçus par Augustine Devéria dont certains, comme le Prince de Galles, continuèrent à demeurer en relation avec elle pendant plusieurs lustres. Georges Neyt devait découvrir dans ce milieu artistique, un mode de vie quelque peu étourdissant pour un rejeton de la bourgeoisie belge. Les jeunes femmes de la capitale de l'Empire russe s'enflammaient à l'idée de "se libérer" du joug familial, de l'autorité du père et du mari et le milieu artistique, comme toujours en Russie, était à l'avant-garde de ce "mouvement des Emancipées". Au moment de l'arrivée de notre attaché de légation, la ville retentissait de la passion que Dostoïevsky avait déclarée quelques jours plus tôt à une sorte d'égérie du mouvement révolutionnaire estudiantin prénommée Apollinaria qui allait vivre avec lui un amour volcanique jusqu'en 1866.⁵

Augustine Devéria elle-même devait retrouver dans cet univers quelque chose de ce qu'elle avait pu apprendre de la vie frivole, originale et intense, de la bohème galante et libertine menée à l'atelier de ses oncles peintres, Achille et Eugène Devéria, cousins germains de son père. Situé rue de l'Ouest puis rue du Doyenné à Paris, cet atelier avait été le quartier général des "Jeune France", cette effervescente jeunesse romantique qui constituait l'élite artistique et littéraire de l'époque.⁶ Eugène, après une pneumonie, était venu se soigner à Pau au moment de la naissance d'Augustine et s'était rapproché à cette occasion de la vie artistique de la région, dont le grand théâtre de Bordeaux était un des principaux fleurons. Converti à la religion réformée, il s'était ensuite quelque peu séparé de sa famille parisienne mais avait renoué avec elle après la mort de son frère en 1857. Les occasions se présentèrent alors pour la jeune Augustine de la découvrir, notamment lors du mariage en 1862 de sa cousine Joséphine-Sara (qui lui était la plus proche en âge) avec le peintre Paul Colin. La rumeur prête à Georges Neyt et Augustine Devéria une première liaison amoureuse pendant ce séjour à Saint-Pétersbourg. Aucun document ne l'atteste formellement et pour cause!⁷ Toujours est-il qu'il l'épousera 17 ans plus tard... Cette rumeur rapporte même une précision anecdotique, qu'il est bien entendu tout aussi impossible d'établir sauf par le sérieux de ses sources et par le fait qu'elle cadre bien avec les extravagances de la société cosmopolite et excentrique qui se retrouvait sur les bords de la Néva.

⁴ Ibid., pp. 151 à 153.

⁵ Ibid., pp. 166 et 170 à 172.

⁶ Hugo, Dumas, Vigny, Musset, Gauthier, de Nerval. Une part de la réputation d'Achille Devéria tient au fait qu'il fut l'illustrateur de l'œuvre érotique de Musset "Gamiani ou une nuit d'excès". Il avait aussi réalisé un portrait de La Malibran et on pourrait voir dans cette dernière accointance une introduction supplémentaire pour Augustine à l'opéra de Saint-Pétersbourg. Sur la généalogie et la biographie des frères Devéria, voir Maximilien Gauthier "La vie et l'art romantiques, Achille et Eugène Devéria", Paris 1925 – David Ojalvo, "Eugène Devéria", Musée des Beaux-Arts de Pau 1965 – Henri Focillon, "La peinture au XIXe siècle", Flammarion 1991, tome I, pp. 246 à 248.

⁷ Vladimir Fedrovski rapporte dans son livre cité (p. 117) que "*les billets doux, les serremments de mains, les baisers, les étreintes entre une dame et son chevalier servaient partie d'une routine admise*".

Augustine aurait, à la fin d'un banquet offert par Georges Neyt à un cénacle choisi (peut-être à l'occasion de sa nomination au grade de secrétaire de légation le 27 avril 1865), joué le rôle de la naissance d'Aphrodite surgissant, dans un très simple appareil, d'une conque de pâtisserie. Qui, à la vue de nos plages et de nos kiosques à journaux s'en offusquerait encore aujourd'hui?

Au milieu de ces années 1860, la société russe entamait une évolution de plus en plus perceptible. L'abolition du servage fut en 1861 la première réforme du tsar Alexandre II. Elle fut suivie en 1864 de la réorganisation de l'administration et du système judiciaire, en fonction du fait que l'Empire ne comptait plus que des hommes libres. Ces années-là, les écrivains de Saint-Pétersbourg sont issus d'une couche sociale nouvelle, les "raznotchinsky", petits-bourgeois, instituteurs, employés. Dostoïevsky les avait bien décrits dans son premier roman "Les Pauvres Gens". Dans ce décor de rêve, deux mondes allaient s'affronter; celui de l'autocratie dans ses palais étincelants et celui de la rue, dominé par des révolutionnaires qui voulaient en finir avec le système tsariste. Un premier attentat commis contre Alexandre II à Saint-Pétersbourg le 4 avril 1866 demeura cependant, pour quelques décennies encore, un acte isolé.⁸

Les affaires de famille de Georges Neyt (notamment le décès à Gand le 12 mars 1865 de son oncle et ancien subrogé tuteur Adolf Henri Neyt) lui vaudront un congé des trois mois d'été.

Le 10 décembre de cette année-là, le roi Léopold Ier décède sans que cela ne provoque le moindre remous dans la vie de son décidément bien invraisemblable fils naturel.⁹

C. Objectif Paris

Début avril 1866, Georges Neyt reçoit un nouveau congé d'un mois pour affaires personnelles. Cela concerne sans doute la gestion de son domaine de Lébioles car c'est à Spa qu'on le retrouvera ensuite: il y est encore au mois d'août, se faisant soigner par le Docteur Rouma pour une furonculose qui s'était déclarée pendant son séjour dans la ville d'eaux. Le 23 août, il reçoit du Ministère des Affaires Etrangères l'injonction de regagner son poste au plus vite. Le surlendemain, il adresse en réponse à son administration, un certificat de son médecin traitant qui le reconnaît atteint d'un appauvrissement du sang "auquel le climat débilitant de la Russie pourrait ne pas être étranger". Le traitement de rigueur est l'administration de l'eau minérale ferrugineuse de Spa... Il obtient finalement de pouvoir faire halte quelque temps à Bade avant de regagner Saint-Pétersbourg. Le 29 septembre, le ministre coupe court en prenant une décision qui l'éloignera définitivement du climat débilitant de la Russie; il l'affecte à la légation de Madrid qu'il devra rejoindre dès la fin de sa cure.

⁸ Vl. Fedorovski, op. cit., pp. 161, 165 et 176.

⁹ Voir la première partie de la présente chronique, A. La généalogie de Georges Neyt.

Le 14 novembre, en route pour Madrid, Georges Neyt doit recevoir des soins à l'Hôtel des Invalides à Paris pour l'affection scorbutique déjà traitée par le Docteur Rouma: il adresse au ministre un certificat du Docteur Henry et sollicite, tant qu'à faire, de pouvoir rester à Paris en étant affecté à la Mission belge dans cette capitale. Y a-t-il retrouvé Augustine Devéria? On ne peut manquer d'être frappé par la ténacité dont il fera preuve pour obtenir cette affectation. Mais pour cette fois, le ministre perd patience et lui répond sèchement qu'il n'est pas assez méritant pour obtenir cette faveur. Il lui accorde quelques jours "par grande tolérance" avec le délai ultime du 15 décembre pour rejoindre son poste, car "il y a des médecins à Madrid comme à Spa et à Paris".

Georges Neyt arrive finalement à Madrid le 21 janvier 1867 avec des pieds de plomb. Il y vivra une traversée du désert d'un an et demi. Le climat madrilène et la rigueur des mœurs espagnoles seront en contraste extrême avec les deux années qu'il a vécues à Saint-Pétersbourg. La chaleur estivale du centre de la péninsule ibérique compromettra à nouveau sa santé: au mois d'août, une fièvre intermittente compliquée d'une affection gastrique le mettra en totale incapacité de travail.

Le 1^{er} novembre, l'ambassadeur se décide à alerter le ministre; la faiblesse physique de son secrétaire de légation s'accompagne d'une "assez forte prostration morale". Le ministre fait la sourde oreille car la saison hivernale qui approche sera pour lui moins pénible à supporter. Mais au retour de la période caniculaire de 1868, Georges Neyt lui adresse le 24 juin, une demande de congé angoissée "pour se soustraire aux grandes chaleurs dont il a tant souffert l'été précédent". Cette fois le ministre semble comprendre que rien ne sert de le maintenir dans un poste qui ne convient pas du tout à sa fragile constitution physique et qu'il ne fera probablement bien, que ce qu'il souhaite si manifestement pouvoir faire. Il lui accorde, dès le 22 juillet, non seulement le congé demandé, mais l'affectation tant désirée à la Mission du Roi à Paris.

Le moral revenu au beau fixe, Georges Neyt arrive le 12 octobre dans la capitale française et son zèle professionnel s'en ressent de suite très visiblement. Il en est récompensé dès le 30 avril de l'année suivante (1869) par une nomination au grade de secrétaire de légation de 1^{ère} classe.

Ce dynamisme retrouvé lui fera hélas commettre une imprudence; il entreprend en décembre un voyage touristique en Egypte¹⁰, pays pourtant peu recommandé aux personnes dont le système digestif est fragile. Sur la route maritime du retour, dans la baie napolitaine, une "fièvre rhumatismale avec retentissement dans le système métabolique" se déclare qui est traitée simplement au sulfate de quinine. Mais des complications ne tardent pas à survenir, qui incitent le consul de Belgique à Naples à demander une consultation de quatre médecins. Leur diagnostic révèle un mal beaucoup plus grave; une congestion pulmonaire cumulée avec un "iléo-typhus". Cette maladie étant mortelle, le consul prévient le ministre par télégramme le 30 décembre

¹⁰ C'est ce voyage d'agrément qui a été confondu par certains avec une affectation diplomatique.

Heureusement, Georges Neyt qui n'est encore âgé que de 27 ans, en réchappera. Il pourra regagner la Belgique par étapes au début de 1870 et ira achever de se rétablir à Spa. N'ayant en rien démérité pour autant, il est nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold le 5 juin.

Le 16 juillet, il télégraphie de Spa au ministre des Affaires Etrangères qu'il est complètement rétabli. Il est convenu qu'il rejoindra son poste à Paris après les vacances d'été.

Mais la situation internationale va se dégrader rapidement. Napoléon III a déclaré à la Prusse une guerre qui, en deux mois, tournera à la débâcle de ses armées. Le 2 septembre, le second empereur des Français est fait prisonnier à Sedan et le surlendemain, il est déclaré déchu par l'Assemblée nationale. La République est proclamée et un gouvernement provisoire est formé.

C'est pendant ces événements du début septembre 1870 que Georges Neyt regagne Paris. Ce sera pour lui l'occasion de faire preuve d'un incontestable courage, dans une situation qui va dégénérer en un conflit armé interne de plus en plus périlleux pour la population parisienne.

On peut s'interroger sur les motivations profondes d'un tel attachement de la part d'un jeune diplomate à cette population. Seul un enjeu d'ordre affectif semble pouvoir en rendre compte. Nous aurons la preuve formelle de ce que, parmi elle, il a retrouvé Augustine Devéria. Mais seules quelques allusions dans sa correspondance avec son ancien tuteur, nous permettront d'esquisser l'évolution de cette liaison jusqu'à ce qu'elle apparaisse au grand jour.

D. La commune de Paris: un Belge qui n'a pas froid aux yeux

En février 1871, Thiers, de tendance conservatrice, est nommé chef du pouvoir exécutif. La population parisienne le suspecte de projeter la suppression du régime républicain.

Le 1^{er} mars, les prussiens s'installent aux portes de la capitale et, sous la pression, les députés acceptent de supprimer la solde de la garde nationale. Aussitôt, les gardes nationaux créent un Comité central pour la défense des intérêts patriotiques. Le 18 mars, Thiers leur ordonne de remettre les canons parqués à Montmartre, mais la troupe refuse d'obéir.

En quelques heures, la rébellion se propage dans toute la ville. Thiers évacue le gouvernement à Versailles et beaucoup d'ambassadeurs abandonnent la capitale pour le suivre. A la légation belge, Georges Neyt, qui semble le plus motivé pour rester à Paris, est chargé d'établir des relations avec le gouvernement insurrectionnel. On ne sait jamais...

Pour bien comprendre la suite des événements, il est utile de savoir que les locaux de la mission belge étaient situés au n°14 de la rue de Marignan dans le VIII^e arrondissement, une artère qui donne dans l'avenue des Champs-Élysées à une petite centaine de mètres du rond-point du même nom. Le logement de fonction de notre agent est donc proche du Quai d'Orsay, du Palais Royal et de la rue de Rivoli.



7. Un groupe d'insurgés sur les barricades dressées dans les rues de Paris à partir du 23 mai (V. réf. en note 12)



8. La rue de Rivoli à Paris après les combats des 23 au 27 mai 1871 (Ibidem)

Le 28 mars, un Conseil de la Commune s'installe à l'Hôtel de ville. Georges Neyt n'a pas un long chemin à parcourir pour s'y rendre et signaler aux insurgés sa mission de protection des ressortissants belges. Il notera plus tard: "Ce n'était qu'un ramassis de bandits, d'énergumènes ou de fous, mais pour certains côtés, ils avaient le privilège de commander une estime relative".¹¹ Cette observation dénote, à travers le mode d'expression assez rude qui lui est habituel, un état d'esprit qui se veut objectif et serein. Elle nous montre comment, dans cette situation explosive, il a gardé un équilibre maîtrisé; il voit bien que cette insurrection procède d'un patriotisme ulcéré et exalté, ne tenant aucun compte de ce qui est concrètement réalisable et voué par là à verser dans une violence sans limite, mais il n'est pas insensible à l'idéalisme social poussé à l'extrême par les communards.

Cet extrémisme était bel et bien suicidaire. Flaubert pourra écrire après ces événements: "Quant au socialisme, le voilà mort pour longtemps..."

Comme on le sait, la situation va très vite tourner au drame, mais sur base de la manière dont Georges Neyt s'est acquitté de sa mission pendant cette période, le ministre belge des affaires étrangères de l'époque concevra à son égard une estime professionnelle durable et saura le défendre contre les intrigues que certains membres de son administration mèneront au sujet de sa vie privée.

Ce même 28 mars, la rupture entre le Conseil de la Commune et le gouvernement versaillais sera consommée: les insurgés fusillent les généraux loyalistes Lecomte et Thomas et aussitôt, Thiers décide d'écraser la rébellion dans le sang¹². Il organise le siège de Paris et s'assure le concours d'espions à l'intérieur de la ville assiégée. Par décret du 6 avril, il désigne Mac Mahon, récemment rentré de captivité, comme commandant en chef des troupes d'assaut versaillaises.

Les troupes de l'insurrection, quant à elles, sont bien armées mais ne comptent pas plus de 30.000 hommes véritablement disciplinés et aptes au combat. Leur chef d'état-major est Louis Rossel, un jeune officier du génie qui s'est senti humilié par la débâcle du Second Empire. Il lance une attaque en direction de Versailles, mais elle est brisée net par l'artillerie du Mont Valérien. Deux mille "fédérés" sont faits prisonniers et un de leurs chefs, Duval, sommairement jugé, est exécuté.

Les Parisiens s'enferment derrière leurs remparts et s'engagent dans la voie fatale de la criminalité en prenant des otages surtout dans les milieux ecclésiastiques. Le personnel diplomatique et les étrangers sont épargnés, pour éviter un soutien international massif au gouvernement versaillais.

Celui-ci commence à bombarder les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge.

Le 6 mai, le fort d'Issy tombe aux mains des assiégeants et une brèche est ouverte dans le dispositif de défense de la capitale, que Thiers et Mac Mahon connaissent bien. Les Allemands qui, en vertu des préliminaires de paix tiennent toujours les forts de la rive droite, menacent Thiers de mettre fin à l'imbroglio français en occupant Paris.

¹¹ Note du 29 février 1898 dans le dossier personnel de Georges Neyt aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

¹² Sur ce sujet, cf Jacques Chastenot, "La semaine sanglante de la Commune", Historia n°235, juin 1966, pp. 102 à 111.

Pour éviter cette catastrophe nationale, Thiers conclut le 10 mai le traité de Francfort, en acceptant les conditions drastiques dictées par Bismarck. L'Assemblée nationale tiendra la Commune pour responsable de cet échec diplomatique, ce qui renforcera son ressentiment à l'égard des révolutionnaires.

Pressentant l'imminence de la catastrophe, les insurgés sont en proie à une exaltation croissante; ils démolissent la maison de Thiers le 13 mai et le symbole impérial de la colonne Vendôme le 16 mai. Les violences se rapprochent de la rue de Marignan...

Cependant, et comme par défi, la population vit intensément les charmes menacés du printemps parisien. On chante "Le temps des cerises", il y a foule aux fêtes de charité, concerts et représentations théâtrales qui se succèdent. L'opéra joue "La favorite". Augustine Devéria fait-elle partie de la distribution et Georges Neyt va-t-il l'applaudir? On sait seulement qu'après le dénouement de la crise, certains intriguèrent au ministère des Affaires Etrangères à propos de ses "faits et gestes" *personnels* pendant cette période troublée.

Le 21 mai, un dimanche, un homme acquis au gouvernement Versaillais parvient à signaler aux assiégeants que la porte de Saint-Cloud est sans défenseurs. Deux colonnes de gouvernementaux s'infiltrèrent le long de la Seine et, à la tombée de la nuit, occupent les XVIe et XVe arrondissements et une partie du VIIIe. Mais elles ont l'ordre de ne progresser qu'avec circonspection. Cela permet aux "fédérés" de se ressaisir et d'organiser la guerre des rues dès le lendemain matin. Le 23 mai, plus de 500 barricades s'élèvent dans tous les quartiers. Une terrible bataille s'engage dans le quartier des ambassades, rue Royale et rue de Tivoli. Le canon tonne dans la rue de Marignan. Les insurgés ordonnent l'incendie du Louvre et du Palais Royal. Bientôt les principaux édifices publics sont la proie des flammes. Six otages ecclésiastiques, dont Monseigneur Darboy, tombent sous le feu du peloton d'exécution.

Devant ces abominables excès, le corps diplomatique se concerta pour tenter une médiation. Il est décidé que le plus élevé dans l'ordre protocolaire des ambassadeurs restés présents, l'Américain Washburn, se rendra auprès de Delescluze, le nouveau chef d'état-major des insurgés, pour tenter de la convaincre de demander aux troupes allemandes de s'interposer. Delescluze finit par accepter, dans l'intérêt de la population, mais ses propres troupes devenues totalement incontrôlables, l'empêchèrent de franchir la ligne de démarcation. Il se mit debout sur une barricade pour se faire tuer.

Dans les quartiers reconquis par les Versaillais, la chasse aux suspects s'organise. Ils sont fusillés sur le moindre indice ou la délation la moins fiable. Les insurgés répondent par l'exécution de 480 otages au total.

Le 27 mai, les fédérés finissent par être écrasés sous le nombre et le 28, la dernière barricade est enlevée. Plus de 17.000 Parisiens ont trouvé la mort dans ces événements. Vingt-deux Conseils de guerre sont institués pour organiser la répression: jusqu'à la fin de 1875, ils vont juger 46.835 procès et prononcer près de 13.000 condamnations allant de la mort au bannissement et à la détention.

Au mois d'août 1871, Thiers devient Président de la République.

E. Bohême et protocole: le début des ennuis

Pendant un an, à Bruxelles, personne n'osera s'en prendre à Georges Neyt qui a mérité des notes professionnelles élogieuses pendant la période révolutionnaire de la Commune de Paris. Mais au mois d'août 1872, sans explications, un ordre de mutation pour Stockholm lui est adressé.

Par les confidences qu'il continue de faire par correspondance à Julien Vinchent son ancien tuteur, nous apprendrons ce qu'il pense; le ministre Orban lui est favorable mais à la direction du personnel diplomatique, certains cherchent à lui faire quitter Paris pour des raisons qui tiennent à sa vie privée. Il fait intervenir ses relations auprès du ministre lui-même et obtient gain de cause concernant son maintien à Paris. Le 12 septembre, il obtient même un congé de six mois qu'il passera en Afrique du Nord où il participera à une chasse au lion fertile en émotions. Il semble que, pendant ce voyage, Julien Vinchent l'ait averti de ce que ses détracteurs au ministère ne désarment pas, car il lui répond de Tunis: "les gens ont donc bien peu de choses à faire pour s'occuper ainsi des faits et gestes d'autrui".

Il rejoint son poste à la mi-février 1873 craignant toujours "qu'on ne finisse par l'extirper violemment de Paris". Le 4 mars, il discute par écrit avec son "cher Monsieur Vinchent" des conditions qu'il serait disposé à accepter soit pour une mutation, soit pour son maintien à Paris; il n'envisage un autre poste que comme ministre et, signe révélateur du genre de problème auquel il est confronté, il se dit "tout à fait disposé à se marier mais seulement dans de très bonnes conditions" (c'est lui qui souligne). On verra plus tard combien le souci de respectabilité du corps diplomatique rendait l'Administration du Ministère des Affaires Etrangères hostile à Augustine Devéria; les artistes sont des bohèmes qui ne peuvent faire bon ménage avec les représentants officiels de l'Etat dans ses relations internationales, de plus elle traîne avec elle la réputation sulfureuse de son oncle Achille Devéria et enfin, il y a cette anecdote de Saint-Pétersbourg...

Le 8 mars, rien ne va plus. Il fait part à Julien Vinchent de ce qu'il a appris par l'ambassadeur Beyens, que l'Administration des Affaires Etrangères exige qu'il quitte Paris tout en lui laissant le choix de la capitale où il veut aller. Il y voit la preuve de ce qu'il s'agit d'une pure vexation d'ordre personnel. Il exprime tout son ressentiment à l'égard de cette "administration quinteuse" qui la lui inflige. "On oublie trop, ce me semble que nous servons gratis" écrit-il. "Si on tenait à être juste envers moi, on devrait me laisser ici jusqu'au moment où je pourrais être nommé secrétaire payé. Je crains malheureusement que ce soit devenu une question de parti pris de la part de cet animal (sic) de d'Aspremont, car je ne crois pas qu'Orban me soit défavorable. Que le diable emporte tous ces cafards du Ministère!¹³ J'écris aujourd'hui même à Orban."

¹³ En qualifiant de "cafards" certains fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, Georges Neyt leur reproche implicitement de dénoncer au Ministre des faits qu'il n'apprendrait pas par les rapports officiels sur la manière de servir des agents diplomatiques. Il est donc bien clair qu'ils "mouchardent" en coulisses des faits relatifs à sa vie privée.

Cette demande d'arbitrage au Ministre en personne (dont les termes confidentiels ne figurent évidemment pas au dossier officiel de l'intéressé) semble avoir eu un effet décisif: on le laissera vivre tranquillement à Paris pendant six ans encore.

Cette année-là (1873), il passera ses vacances en France car il ne veut surtout pas "se mettre en faute vis-à-vis du Ministère".

A son retour, il recevra de son cousin par alliance Nicolas Reintjens (mari de sa cousine Flore Neyt), une offre de rachat du domaine de "Les Biolles". Le 9 octobre, il demande à Vinchent de faire évaluer l'ensemble des terrains car il ne vendrait que pour faire une bonne affaire et non par besoin. Le 23 octobre, il fait savoir à l'amateur qu'il a fixé le prix à 350.000 francs. Heureusement pour le patrimoine spadois, l'affaire ne se fera pas.

Le 29 novembre, il donne la mesure des liens affectifs qui l'attachent à Paris en confiant à son ex-tuteur: "Je suis si satisfait de mon sort actuel que j'ai toujours peur de donner raison au proverbe *le mieux est l'ennemi du bien*."

Début 1874, cette euphorie se traduit par le fait qu'il "se met à aller dans le monde presque chaque jour. C'est ici que nous est donnée la preuve de ce qu'il poursuit son roman d'amour avec Augustine Devéria car neuf mois plus tard, le 23 novembre, elle donnera naissance à une petite Marie que Georges Neyt finira par légitimer. Mais dans l'immédiat, la grossesse d'Augustine lui pose évidemment un problème cornélien devant lequel il restera longtemps hésitant.

Dans un premier temps, il penchera pour la sauvegarde de sa carrière car le 25 avril, il avoue à Vinchent qu'il cherche à épouser une jeune fille fortunée.

Au moment de la naissance, il convient avec Augustine que le bébé sera mis en nourrice chez Marie Denis au Creusot, mais il veille à lui choisir un riche parrain du nom de Bischoffsheim.

Il sait pertinemment bien quel tollé soulèverait au Ministère, l'officialisation de sa liaison avec une cantatrice. Pendant six ans encore, il repoussera le moment de faire face à ses responsabilités.

A suivre...

A. Andries

LES TOITURES DE LA VILLA ROYALE

Chronique d'un chantier

De nombreux Spadois sont fort attentifs au patrimoine de leur ville et en ce domaine, depuis des décennies, les déceptions sont plus nombreuses que les satisfactions. Beaucoup d'entre eux se sont donc réjouis de voir apparaître au mois de mai 2002 des échafaudages sur la façade de l'aile ouest de la Villa royale, libérée par les effectifs de l'ancienne police locale au mois de janvier précédent.

Le renouvellement des toitures de la Villa royale était prévu depuis 1998, mais dans le domaine de la restauration de constructions rien n'est simple et le classement d'un bâtiment n'est pas de nature à accélérer les choses. L'ancienne résidence de la reine Marie-Henriette avait fait l'objet d'un arrêté ministériel¹ classant les façades, les galeries et le lampadaire central. Une restauration à l'identique fut donc conseillée par la Division du Patrimoine² du Ministère de la Région wallonne, supportant 60% du coût de ce chantier estimé à près de 200.000 euros.

Très caractéristique, la toiture du bâtiment est de type brisé dit aussi « à la Mansart ». Elle se compose d'un terrasson en pente douce et du brisis, quasiment vertical. Il en existe un exemple presque identique ; il coiffe l'aile arrière du château de la Seigneurie à Petit-Rechain. Tout comme à Spa, terrasson et brisis sont en zinc : le premier est réalisé à l'aide de feuilles de 80 cm de large raccordées sur tasseaux tandis que la partie verticale est recouverte de panneaux d'écailles en forme de losange.

A peine les travaux de démontage entamés, les ouvriers de la firme Zanzen de Sourbrodt, entreprise adjudicataire, découvrirent, sous le bardage en zinc, des boiseries et une maçonnerie atteintes par des moisissures. Dépêchée sur le chantier, l'entreprise Pro-Hygiena diagnostiqua entre autres la mэрule. Les différentes parties impliquées dans ce projet, c'est-à-dire l'Administration communale de Spa, l'architecte L. Haesbroeck, auteur de projet, ainsi que la Région wallonne et la Province de Liège, toutes deux pouvoirs subsidiaires, décidèrent d'ôter le bardage sur toute la surface du terrasson afin d'évaluer le surcoût qu'allait inévitablement représenter l'éradication de la mэрule et la reconstruction des maçonneries.

Il fallut alors plusieurs mois pour que les dégâts soient estimés, les dossiers administratifs remis à jour et les nouveaux budgets votés.

¹ du 7 janvier 1994

² dépendant de la DGATLP : Direction générale de l'Aménagement du territoire, du Logement et du Patrimoine

Malgré les apparences, les choses avançaient. Les éléments décoratifs tels que les encadrements de lucarne ou les flèches chantournées mais aussi les panneaux d'écailles, qui nécessitaient un savoir-faire et un outillage très spécifiques, furent confiés à une entreprise familiale, la firme Delhez, originaire de Bilstain mais établie aujourd'hui dans le zoning des Plenesses à Petit-Rechain. Spécialisée dans l'ornementation en métal, son activité, liée à la restauration de bâtiments anciens classés ou non, ne cesse de s'accroître. Elle a à son actif, notamment, la restauration des épis de faîtage en plomb de la Grand-poste de Verviers.

La fabrication des panneaux exigea plusieurs étapes. Après prélèvement d'un panneau original en bon état, Jacques Delhez réalisa un moule en résine qu'il retravailla pour en supprimer les imperfections. Ensuite, sur base de ce moulage, un second moule dit d'emboutissage vit le jour, permettant de multiplier en série des panneaux formés de neuf écailles, identiques aux éléments originaux, mis à part le système d'agrafage arrière peu fiable qui fut modifié³, permettant ainsi de se passer des fixations visibles.

Les encadrements de lucarne, quant à eux, requièrent une technique nettement plus sophistiquée⁴. C'est une machine à commande numérique qui découpa à la perfection les différentes parties de ces éléments monumentaux, hauts de 2m30. L'assemblage en revanche fut artisanal. Les éléments découpés et façonnés furent soudés à l'étain à la manière des anciens. C'est un travail lent et minutieux dont le résultat malheureusement n'est pas toujours très esthétique. Des coulures se forment inévitablement et, avec le temps, l'oxydation du zinc et de l'étain sont de couleurs différentes.

Lors du démontage des encadrements de lucarne, on constata qu'un petit détail différait d'une pièce à l'autre. De chaque côté de la lucarne, les piédroits s'enroulent sur eux-mêmes formant juste au-dessus un renforcement, qui, selon le cas est lisse ou strié. Cette petite partie striée rappelle le centre des cartouches qui surmontent les encadrements de la façade avant (sud). Il fut décidé de l'intégrer à chaque nouvel encadrement. Ce point de détail ainsi que des problèmes plus importants comme la suppression des cheminées devenues inutiles, se discutèrent lors des réunions dites « de certificat de patrimoine ». Celles-ci précèdent les réunions de chantier classiques, elles rassemblent des représentants du maître d'ouvrage, de l'auteur de projet, de la Division du Patrimoine de la Région wallonne ainsi que des membres de la Commission Royale des Monuments, Sites et Fouilles constituée de bénévoles, professionnellement compétents, qui rendent un avis consultatif.

³ Jacques Delhez a rajouté un pli d'accroche sur la longueur des deux arêtes supérieures

⁴ Chaque encadrement représente une trentaine d'heures de travail



Encadrement de lucarne



Exemplaire des panneaux d'écailles réalisé par la firme Delhez

Lors de la reprise des travaux de rénovation proprement dits, l'état des bâtiments s'était fortement dégradé. En effet, la protection provisoire mise en place par l'entrepreneur était insuffisante. Au fil des semaines, elle s'était déchirée, permettant aux infiltrations d'eau de pénétrer jusqu'au rez-de-chaussée abîmant au passage plafonds et planchers! Il faut savoir que les spores de mэрule se développent lorsque certaines conditions sont réunies : chaleur, humidité et obscurité. Cette humidité stagnante aggravée par les conditions atmosphériques rencontrées durant l'été 2002⁵ favorisa sa prolifération. Accusé de négligence, l'entrepreneur dut évacuer les revêtements de sol et le contre-plancher gorgé d'eau. Les fortes dégradations constatées notamment au niveau des plafonds et plus particulièrement aux moulures en staff ont fait l'objet de réparations réalisées par l'entreprise Pierre Stifkens de Hodeige, spécialiste en la matière.

D'autres problèmes apparurent au fil du chantier. Ainsi, il fallut trouver une solution pour la fixation des encadrements de lucarne. On opta pour des pattes de zinc réparties sur la hauteur de chaque piédroit et destinées à être fixées au pourtour interne de la fenêtre. Elles sont toujours visibles actuellement au niveau des combles et attendent la pose des nouveaux châssis prévus par le Service des Travaux de la Ville de Spa. Ce dernier dut essuyer les reproches de certains riverains lors de la mise en place des nouveaux panneaux d'écailles trop « clinquants » à leur goût ! Heureusement quelques jours de pluie suffirent pour patiner le métal. Cette oxydation naturelle augmente la résistance du zinc et le stabilise pour plusieurs dizaines d'années.

Certaines opérations furent assez impressionnantes, notamment la dépose des garde-corps des balcons enlevés par une grue et confiés à l'entreprise Apruzzese de Beyne-Heusay. Ces très beaux ouvrages de ferronnerie sont constitués de différents éléments coulés en fonte et assemblés sur place à l'aide de rivets. Certains éléments durent être ressoudés, puis le tout fut sablé et peint. La teinte choisie est identique à celle utilisée pour la restauration du Pont de Fragnée à Liège et sera également appliquée sur les colonnes en fonte de l'ensemble de la Galerie Léopold II pour laquelle un prélèvement des différentes strates de peinture fut réalisé et analysé par l'ISSEP⁶. Il est probable que le balcon de l'aile est (actuelle justice de paix), patrimoine communal également, fera lui aussi l'objet d'une restauration dans un futur proche.

La toiture de l'aile ouest achevée, les zingueurs entamèrent dans la foulée la rénovation de celle du bâtiment central. Celui-ci abritant toutes les collections du Musée de la Ville d'eaux, il avait été décidé que, quel que soit l'état de la couverture, on procéderait avec ordre et méthode, par pans successifs, afin

⁵ Un taux d'humidité anormalement élevé et une moyenne des températures supérieure à 18°

⁶ L'institut scientifique des services publics

d'éviter toute infiltration d'eau. La plupart des collections furent descendues au premier étage, limitant les risques au maximum mais obligeant ainsi le Musée à postposer l'exposition prévue pour l'été.

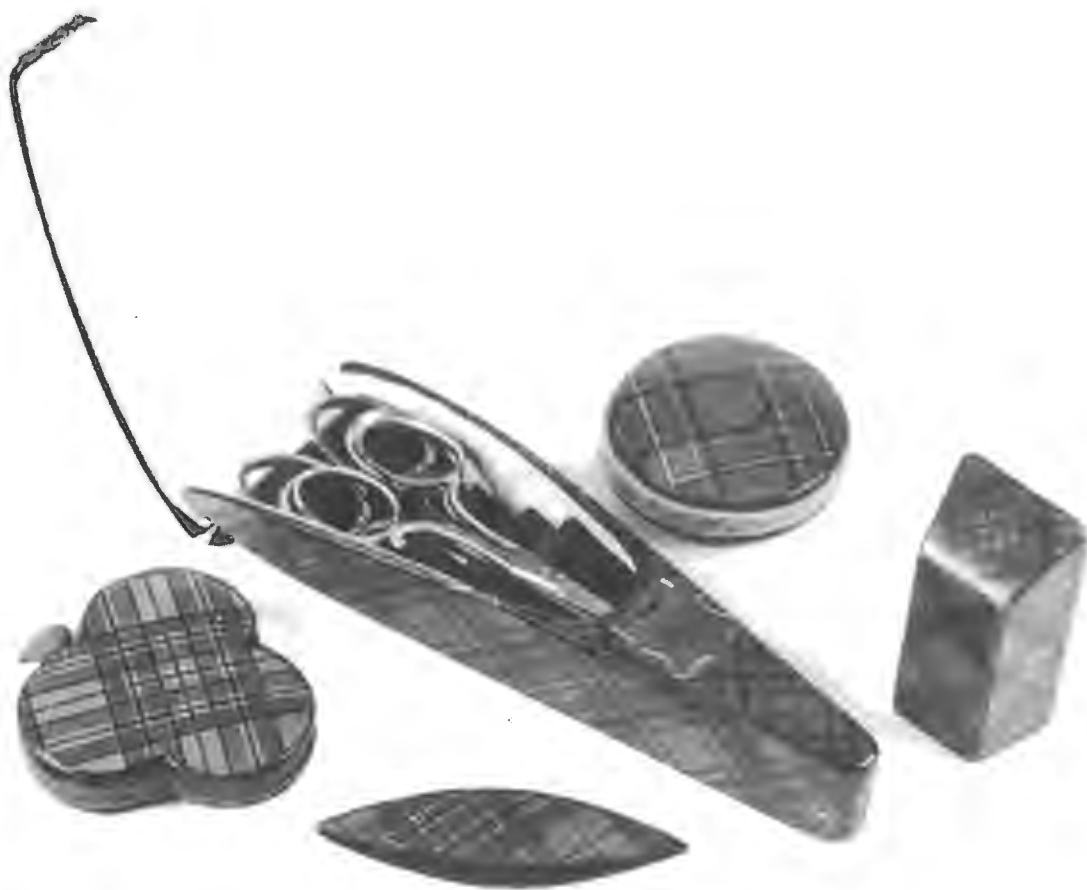
Ce deuxième lot de travaux réserva également quelques surprises. D'une part, la technique utilisée pour la construction du toit était fort différente de celle employée pour le couvrement de l'aile ouest. On savait que celui-ci avait été refait lors de l'acquisition du bâtiment par la reine Marie-Henriette. Elle avait fait supprimer un étage afin de rendre un équilibre classique aux trois ailes de l'ancien Hôtel du Midi. Les travaux nous apprirent que le couvrement de l'aile centrale fut lui aussi transformé ou du moins son bardage. En effet, les zingueurs ont découvert sur la charpente les traces d'une autre couverture, semblable aux panneaux losangiques qui bardent le toit du Pavillon des Petits Jeux de la Galerie Léopold II.

Actuellement, les travaux suivent leur cours normal puisque, au soulagement général, l'état de la charpente et des maçonneries de l'aile centrale s'est révélé tout à fait correct. Dès lors, l'entrepreneur a bon espoir de pouvoir terminer le chantier dans les délais prévus c'est-à-dire fin septembre 2003.

Quant à l'aile ouest, elle attend de nouveaux châssis de fenêtres pour pouvoir accueillir un projet muséal d'envergure mis au point par les membres de l'ASBL Histoire et Archéologie spadoises avec l'aide de professionnels. Cette expansion soutenue par l'Administration communale, doublera la superficie d'exposition du Musée de la Ville d'eaux.

M.-C. Schils

Je tiens à remercier les différents intervenants qui m'ont aidée dans l'élaboration de cet article et plus particulièrement J. Delhez (responsable de la firme), M.-A. Closon (Att. Div. Patrimoine de la Région Wallonne), J.-L. Rule (Dir. Travaux de la Ville) ainsi que Philippe Vluggen et Lilo Marchica (ouvriers spécialisés de la firme Zanzen).



Etuis pour ciseaux, crochets, ...

REFLEXIONS SUR LE BOIS DE SPA

*Pour les collectionneurs, il
est bon de vivre vieux*

Lorsqu'on atteint un âge avancé, on a tendance à croire que l'on sait tout mais comme le dit si joliment Jean Gabin, on constate qu'on ne sait pas grand-chose, autant dire RIEN.

Ma recherche sur les témoignages du savoir-faire spadois a simplement poursuivi l'exemple de ma mère et ma curiosité, insatiable, a porté sur tous les témoignages d'un passé glorieux, et tout d'abord sur les objets en bois décorés dits "Bois de Spa".

Au fil du temps et de belles rencontres, j'ai acquis également des livres anciens, tout simplement vieux ou curieux; et sur le conseil de mon ami Robert Paquay, collectionneur s'il en fût, j'ai pu acquérir deux précieux ouvrages en langue anglaise. Ces livres m'ont permis de confier à notre bulletin un article portant sur "Les Bois Ecosais" (mars 1985).

Les liens avec l'Angleterre et les touristes anglais ne sont un secret pour personne et le prestige de Spa est allé jusqu'à Agatha Christie qui fait naître son commissaire Hercule Poirot dans notre bonne ville.

Par bonheur, j'ai pu réunir quelques objets dits "écossais" qui font écho au séjour en Ecosse de notre décorateur BRIXHE, dans le début du 19^e siècle.

Lors d'un voyage à Glasgow avec les Musées de Bruxelles, j'ai été l'hôte privé d'un guide du Musée de la ville, à la réserve de ces objets dits: TARTAN WARE. Prodigieux souvenir.

A présent, privée de toute mobilité, je sais que je n'irai jamais jusqu'à Birmingham voir la "PINTO Collection" et j'ai appris à renoncer à des achats de prestige.

Heureusement, ma curiosité est restée intacte et j'essaye de soutenir les quelques rares artistes qui restent fidèles à la décoration du bois.

Et pourtant... j'ai sous les yeux une brochure que ma fille (Marie-Christine GARNIER-HANLET) vient de me rapporter d'un court séjour dans le Norfolk. Sur plusieurs pages, les photos révèlent des objets qui ont une grande similitude avec notre tableterie et des décors de tartan, transferts ou même collage inclus dans un décor peint – toutes techniques que nos artistes locaux ont pratiquées.

Est-ce que la boîte rectangulaire de la page 28 ne vous rappelle pas notre bois de Spa? Et à la page 39, la boule ronde qui contient des fils ou des cotons et qui a été faite et re-faite si souvent en bois de Spa?

Dans la recherche de ces modestes témoins du passé, on s'interroge pour savoir qui a copié qui et on reste béat d'admiration devant la diversité de ces objets de frivolité.

La brochure s'intitule: "Ouvrages de main et outils pour la broderie". Au fil des pages, des photos peu claires malheureusement, révèlent des coffrets à couture (avec les accessoires), des étuis pour les ciseaux, crochets, passe-lacets, dés, etc...des pelotes et à la page 7, un ensemble d'objets écossais. Puis à la page 9, de petits objets en nacre où nos artistes tourneurs du XVII^e siècle déjà ont excellé.



Objets en nacre

La photo de la page 12 nous montre (dans le chapitre des accessoires de la couture) ces petits métiers que l'on découvre dans nos coffrets du XVIII^e siècle allant par deux et se fixant à la table par une vis de serrage pour confectionner des bourses ou des dentelles.

Aux pages 14 et 15 sont concentrés les dés de toutes sortes, mais aussi leurs étuis dont nous connaissons à Spa de si jolis exemples: boîtes miniatures, en forme de gland ou d'œuf!

Les pelotes peuvent prendre les aspects les plus variés ainsi que les boîtes à bobines que nous trouvons dans nos grands coffrets à couture.

La petite brochure se termine sur une photo d'étuis à cartes ou à aiguilles mais aussi sur une liste des endroits à visiter: Birmingham, Cambridge, Londres, etc...

Pourquoi ne pas y ajouter le Musée de la Ville d'Eaux de Spa et sa prestigieuse collection. Musée si mal connu des Spadois eux-mêmes qui, pour la plupart, ne savent ni son existence et à plus forte raison son emplacement.

Ceci m'amène pour terminer à l'agréable mission de remercier tous les donateurs généreux mais surtout les bénévoles qui se dévouent sans compter depuis des générations pour conserver, classer, protéger tous ces trésors, sans faire économie de temps ou de fatigue. Mais on sait bien que quand on aime, on ne compte pas !

Ghislaine Hanlet
Née à Bruxelles en 1913

Needlework and Embroidery tools (Elanor Johnson)



Boîte rectangulaire rappelant notre bois de Spa ?

4. Premier ministre et ministre de la guerre en août 1870

Le refus marqué par la France à la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne avait incité Bismarck et des généraux prussiens à rédiger la fameuse Dépêche d'Ems. Se disant insulté par le roi de Prusse, le gouvernement impérial lui a déclaré la guerre.

L'armée française est partie confiante en la victoire, en Alsace et en Lorraine; mais, face aux formations venues de tous les états allemands, elle manque d'effectifs, d'approvisionnements et surtout de stratèges compétents. La campagne a mal commencé pour les Français.

Le 4 août, la division d'Abel Douay est surprise et écrasée à Wissembourg, en Alsace. Le 6, le général Mac-Mahon est battu et débordé à Froeschwiller, malgré les charges folles de Reichshoffen²¹. Il se retire sur le camp de Châlons. Toute l'Alsace est perdue. Strasbourg est investi. En Lorraine, le 6 août, Frossard succombait à Forbach, sans que Bazaine, pourtant à proximité, eût essayé de lui porter secours. Il fallut reculer sous Metz. Bien que Napoléon III lui eût donné l'ordre de gagner Verdun et Châlons, Bazaine, toujours indécis, manœuvra si lentement qu'il donna le temps aux Allemands de lui barrer toute retraite à Saint-Privat. Il se retrouvera bloqué dans Metz.

Le 9 août, au Corps Législatif, l'agitation est grande à la nouvelle des premiers insuccès des armées françaises. Des membres de l'opposition présentent une motion demandant que la présidence du Conseil soit confiée au général Trochu²² et qu'il soit chargé de composer un cabinet. Les députés de la majorité et les opposants s'injurient et sont prêts à en venir aux mains, aussi le président décide-t-il de suspendre la séance. A la reprise, Emile Ollivier monte à la tribune et annonce: "Je reviens des Tuileries. Le général comte de Palikao est chargé de former un nouveau cabinet. Il prend le portefeuille de la guerre."

Cette nouvelle reçoit un accueil mitigé. Si l'opposition est satisfaite du départ d'Ollivier, elle ne pense pas que Palikao sera capable de redresser la situation? D'autant plus que lui et ses ministres "sont du parti de la Cour"...

Que s'est-il passé chez la régente?

Tandis qu'Ollivier se débattait à la Chambre, le général avait été convoqué par l'Impératrice. Sur la promesse d'être fait maréchal, il accepte de former un cabinet *autoritaire*. Pénible mission; ministère accouché parmi la rancune, la peur, la lâcheté, boues que soulève l'agonie des régimes finissants. Il faut

²¹ D'où la chanson "C'était le soir de la bataille de Reichshoffen, il fallait voir les cuirassiers charger..."

²² Trochu (1815-1896). Officier en 1840, campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie. Chargé au début de la guerre de 1870 de la défense de Paris, maintenu en fonction après le 4 septembre, puis nommé président du gouvernement de la Défense nationale. Il prononça des discours pleins d'héroïsme, mais fit preuve d'un manque de décision, d'énergie et d'audace.

bien des démarches, bien des instances pour trouver des ministres. Béhic et Talhouët se refusent. Cheveau accepte sur la supplication de l'Impératrice. Seuls Jérôme David et Clément Duvernois, impatients du pouvoir, entrent dans l'équipe les yeux baissés. Le prince de la Tour-d'Auvergne est ambassadeur à Vienne; on lui assigne sans le consulter les Affaires étrangères. Pour Magne, on le place aux Finances, sans entendre ses refus.

La Régente n'a pas le droit de désigner des ministres. Il n'appartient qu'à l'Empereur. Elle le prend hardiment.

-Votre Majesté, lui dit Augustin Filon, agit de façon révolutionnaire.

-Il le faut, répond-elle. Ma conscience m'ordonne de signer. Je signe. Je m'en expliquerai plus tard avec l'Empereur.

Napoléon absent, diminué par la défaite, semble n'être plus à ses yeux qu'un fantôme. D'instinct, elle se substitue à lui, veut s'emparer de toute l'autorité possible pour gouverner à sa place, et sauver avec la France, s'il se peut encore, la couronne de son fils.

Le lendemain, 10 août, le nouveau ministère est constitué. Le général Cousin-Montauban a une réputation méritée d'énergie, voire de rudesse, et il est en outre bon organisateur. Sa nomination est bien accueillie par l'assemblée, même sur les bancs de la gauche. A la séance du 12 août, Gambetta lui déclare: "Mon général, vous avez une gloire à conquérir, celle de délivrer le territoire. J'ai l'espoir ... que vous vous montrerez à la hauteur de cette noble mission".²³

Le 11 août, le général de Palikao annonce aux députés que le major général Lebœuf s'est démis de sa charge, que l'Empereur a renoncé à toute fonction militaire et que le commandement en chef de l'armée appartient désormais au maréchal Bazaine " qui n'a aucun commandement, ni au dessus, ni à côté de lui"²⁴. Cette information est accueillie avec une grande satisfaction par la plupart des parlementaires.

5. Son action au ministère

Dès son arrivée au pouvoir, le général de Palikao, président du Conseil et ministre de la Guerre, décide d'organiser de nouvelles forces pour résister à l'invasion. Intelligent, actif, énergique, le comte de Palikao se met à l'œuvre.

Le Corps Législatif a voté la conscription de tous les citoyens de 25 à 35 ans, célibataires ou veufs sans enfant qui avaient déjà été soldats.; de son côté, le gouvernement décide la formation de deux nouveaux corps d'armée, qui prendront les appellations de 12^e et 13^e corps.

Pour permettre à Mac-Mahon de mettre son armée sur pied, on appelle à Paris 100.000 gardes mobiles qui remplaceront les unités de la capitale envoyées à Châlons. Il étend à l'ensemble du territoire l'état de siège qui n'avait encore été proclamé qu'à Paris et dans les départements de l'Est ; il encourage la constitution de corps francs, met un peu d'ordre dans le service des chemins de fer et dirige vers le

²³Jacques CHASTENET, *Gambetta*, Paris, Fayard, 1968, p. 101.

²⁴ Bernard MICHAL, *La guerre de 70*, tome 1, *La capitulation*, Genève, Editions de Crémille, 1970, p. 172-173;

camp de Châlons-sur-Marne des approvisionnements considérables. Enfin, des régiments de marche sont constitués avec les bataillons laissés dans les dépôts²⁵.

Il organise la remise en état de défense du camp retranché de Paris. La nomination, le 17 août, du général Trochu comme gouverneur militaire de la capitale, a été accueillie avec allégresse. Trochu, breton, catholique et de tendance orléaniste, est un beau parleur qui ne dédaigne pas de courtiser l'opinion publique. Il presse l'armement de la garde nationale sédentaire et, dans une proclamation, déclare: "L'idée de maintenir l'ordre par la force de la baïonnette et du sabre ... me remplit d'horreur et de dégoût". Cette attitude ne laisse pas de le mettre en conflit avec le président du Conseil.²⁶

Le ministre s'occupe de la question du matériel de guerre; il s'est aperçu, en effet, non sans stupéfaction, que, un mois après l'ouverture des hostilités, rien n'a été fait pour les fabrications d'armements et de munitions; notre haut commandement avait estimé parfaitement inutile de s'y intéresser, assuré qu'il était d'une victoire rapide et comptant bien, en quelques semaines, dicter la paix à Berlin.

Enfin, dans un pays profondément troublé, il aura le mérite de maintenir l'ordre. A Marseille, à Lyon, à Paris même, il réprime vigoureusement une tentative de soulèvement fomentée à la Villette par Blanqui, le vieux professionnel de l'émeute, qui vient de rentrer de son exil bruxellois. A la tribune du Corps législatif, Gambetta approuve expressément cette répression et qualifie d' "agents du roi de Prusse" les instigateurs de l'essai de subversion.

Pendant ce temps, les opérations militaires se poursuivent; les Allemands progressent en France. Faut-il replier sur la capitale les forces qui sont concentrées au camp de Châlons? Mac-Mahon et l'empereur penchent pour cette solution. Mais Palikao télégraphie que paraître abandonner Bazaine risquerait de provoquer une insurrection à Paris. Il faut porter ces forces vers l'Est pour tenter de donner la main à Bazaine qui recule vers Metz. Mac-Mahon, d'assez mauvais gré, finit par céder. On prendra la direction de Metz en passant par les Ardennes²⁷.

Le ministre de la guerre constatait l'absence de renseignements exacts sur l'ennemi, de l'hésitation dans les ordres de marche, des lenteurs dans les mouvements des corps d'armée française, les ordres et contre-ordres se croisant sans cesse. Il donnera, le 29 août, au général de Wimpffen, venu spécialement du Maroc, une lettre où il disait: "Dans le cas où il arriverait malheur au maréchal de Mac-Mahon, vous prendrez le commandement des troupes placées sous ses ordres"²⁸

Tel qu'il était, ce ministère que présidait un vieillard de soixante-quatorze ans, ne manquait ni d'intelligence ni de courage. Il a ramassé toutes les forces encore éparses du pays en vue de sa défense, créé des divisions nouvelles, fortifié le camp retranché de Paris, muni la ville de provisions de toutes

²⁵ *Idem*, p. 213-214.

²⁶ Jacques CHASTENET, *op. cit.*, p. 104.

²⁷ *Idem*, p. 101 et 103.

²⁸ Général DE WIMPFEN, *Sedan*, Paris, Librairie Internationale, 1871, p. 116-124.

sortes, de fourrage, de bétail, mis à l'abri ses richesses artistiques, paré aux besoins d'argent par le cours forcé imposé aux billets de banque et par un emprunt d'un milliard. Mais avec plus de bonne foi que de sens politique, il a laissé la Chambre siéger en permanence. Elle ne lui créait pas de sérieuses difficultés²⁹.

Le travail accompli par Palikao est remarquable. Malheureusement il est tardif. Non seulement les forces militaires sont atteintes, mais encore le moral populaire est remué. Il aurait fallu une victoire. On l'attendait. Elle ne vint pas. La nation accuse le système politique. Oubliant que c'est elle qui lui a imposé la guerre, elle en porte maintenant les déceptions au seul passif du régime. Le 12 août, les journaux espagnols prévoient la fin prochaine de l'Empire³⁰.

6. Son départ

Le 1er septembre, dans l'après-midi, Palikao reçoit une dépêche du général Vinoy envoyé à Mézières avec le 13^e corps. Elle annonce que l'armée est cernée à Sedan. Le ministre de la Guerre se tait. De fausses nouvelles, très favorables, courent encore, abusant l'opinion³¹.

Que s'est-il passé?

Mac-Mahon avait reconstitué son armée à Châlons. Il voulait couvrir Paris. Pour des raisons politiques, l'impératrice et Palikao lui ont imposé de marcher au secours de Bazaine. Les Allemands le rejetèrent sur Sedan. Le 1^{er} septembre, il fut blessé au début de l'action. Malgré la résistance désespérée de l'infanterie de marine et les charges héroïques de la cavalerie, l'armée dut capituler, le 2 septembre, avec l'Empereur, 85.000 hommes et 500 canons³².

Ce même jour, à Paris, "Peu à peu, la rumeur d'une catastrophe se répand en ville. Elle s'abat sur la population comme un coup de massue. Tout le monde hésite à y croire, mais devant la persistance des affirmations, les gens sont comme hébétés.

Au Palais-Bourbon, le gouvernement est cette fois instamment pressé de faire une déclaration. Palikao monte à la tribune; il paraît manifestement gêné. Il dit "reconnaître que la situation ne permet plus d'espérer, d'ici à quelque temps, une jonction des armées du maréchal de Mac-Mahon avec celles du maréchal Bazaine". Il ajoute, en hésitant: "Il y a peut-être d'autres nouvelles et d'une nature plus grave, mais j'affirme que nous n'avons reçu aucune information officielle; nous ne pouvons donc vous en donner". Cette dérobade trompe d'autant moins que le bruit se répand que l'impératrice vient de recevoir un télégramme de Napoléon l'informant de la capitulation de l'armée et de sa propre captivité³³.

²⁹ Octave AUBRY, *Le Second Empire*, 6^e éd., Paris, Fayard, 1938, p. 610-611.

³⁰ GEORGES-ROUX, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1966, p. 85-86.

³¹ Octave AUBRY, *op. cit.*, p. 660.

³² H. X. ARQUILLIERE et Ch. JOLIVET, *op. cit.*, p. 250-252.

³³ Jacques CHASTENET, *op. cit.*, p. 110.

Il en a dit trop, et pas assez. Un lourd malaise pèse sur l'assemblée soudain silencieuse. Jules Favre se lève de sa place, il demande simplement: "L'empereur communique-t-il encore avec ses ministres?" On attend quelques secondes la réponse qui vient enfin: "Non." Ce "Non" tombe comme un couperet. "Cela suffit, reprend Jules Favre. Le gouvernement ayant cessé d'exister...". Il est empêché de continuer par les protestations de la majorité³⁴.

Le 4, "Aux Tuileries, la Régente préside le conseil. L'insurrection n'est pas douteuse. Quelles mesures prendre pour l'enrayer? Trochu lance des phrases creuses: -"Voilà l'heure des grands périls, nous ferons tout ce que devons".- Il est nerveux, on le sent hostile. Palikao l'a ulcéré en donnant la veille des ordres directs à ses lieutenants en vue de réprimer l'émeute.... Palikao vient d'apprendre la mort de son fils, tué à l'ennemi. Il reste immobile et muet, comme assommé.

Les ministres décident enfin de présenter à la Chambre un projet de Conseil de régence qu'elle-même nommerait. Palikao deviendrait lieutenant-général. C'est un essai de gouvernement de Défense nationale. Mais nul ne croit qu'il puisse être accepté³⁵ Une dernière motion est proposée par la droite bonapartiste. Elle accepte une Commission élue par le Corps législatif, mais en confie la présidence à Palikao avec le titre de lieutenant général³⁶.

Ce 4 jour-là, le Palais-Bourbon est protégé par une force d'environ trois mille hommes: sergents de ville, gendarmes et gardes municipaux montés, détachements d'infanterie. Palikao affirme cette force plus que suffisante pour assurer la sécurité de l'Assemblée.³⁷

Mais à la nouvelle du désastre de Sedan, sous la pression de la foule et des républicains, adversaires du Second Empire, la déchéance est prononcée au Corps Législatif. A l'Hôtel-de-ville, Gambetta proclame la République. Les députés de Paris organisent un nouveau gouvernement qui se qualifie de "gouvernement de la Défense nationale". Il lui faut un chef; la majorité de ses membres estime que ce ne saurait être qu'un militaire. Un seul apparaît possible: le général Trochu.

Trochu demande à consulter Palikao qu'il considère toujours comme son chef. Accordé! Trochu s'éclipse...Il revient à l'hôtel de ville apportant l'acceptation. (Il a trouvé Palikao effondré et résigné à tout).

Continuant l'œuvre amorcée par Palikao, Trochu fera exécuter des travaux défensifs reliant les uns aux autres les forts entourant la capitale; en même temps sont formés de nouveaux bataillons de gardes nationaux et les approvisionnements en vivres sont complétés ... On a pu assembler des vivres pour environ quatre mois, et cela est jugé beaucoup plus que suffisant³⁸.

³⁴ GEORGES-ROUX, *op. cit.*, p. 126-127.

³⁵ Octave AUBRY, *op. cit.*, p. 665-666.

³⁶ Jacques CHASTENET, *op. cit.*, p. 112.

³⁷ *Idem*, p. 111.

³⁸ *Idem*, p. 116,117,130.

7. Le comte de Palikao à Spa

Destitué de ses charges, désormais sans affectation militaire, le général Cousin-Montauban voyait les armées prussiennes progresser vers Paris. Plutôt que de demeurer dans la capitale que Trochu préparait à subir un siège, le comte de Palikao choisit de gagner la Belgique avec sa famille. Il savait l'empereur prisonnier, le gouvernement de Défense Nationale sans autres bases que le peuple de Paris; il pouvait penser qu'après la guerre, une restauration de l'Empire demeurerait possible et qu'il se pourrait qu'on fit alors appel à d'anciens et fidèles collaborateurs...

C'est en train qu'il vint en Belgique, pays neutre. Il s'arrêta d'abord à Namur. Puis, de cette ville, il décida de gagner Spa, ville proche de la frontière avec la Prusse. Il ne voulut pas descendre dans un des grands hôtels de la ville d'eaux et préféra l'Hôtel d'Irlande, rue de la Promenade de Sept Heures. Ce logement faisait partie des maisons et appartements garnis et lui paraissait plus discret.

Dès son arrivée, il répond à la lettre de justification que lui avait envoyée le général de Wimpffen. Le dernier défenseur de la place de Sedan, prisonnier à Stuttgart, recevra, au commencement d'octobre, cette missive qui le dédommagera un peu des insinuations calomnieuses que les aides de camp de Napoléon III faisaient paraître dans les journaux belges et français.

“Spa, Hôtel d'Irlande, le 29 septembre 1870.

Mon cher général,

J'ai quitté ce matin Namur pour venir m'installer provisoirement à Spa avec ma famille.

M. Corre, président du tribunal de commerce d'Oran, m'a remis votre lettre et les pièces qui l'accompagnaient. Inutile de vous dire que vous n'avez rien à justifier à mes yeux; que la fatalité, qui a présidé à tout ce qui s'est passé, vous a frappé comme tout le monde et que votre dévouement ne pouvait rien sauver; il était trop tard : toutes mes combinaisons ont échoué devant l'indécision qui a tout perdu, indécision dont les causes me sont connues. Je causerai avec vous de tout cela dans des temps plus heureux, s'il peut encore en exister pour notre patrie.

En attendant, mon cher général, il faut supporter nos maux avec résignation et courage, et moi, avec le regret de vous avoir appelé à une position que j'espérais pouvoir vous être utile par les services que vous y auriez rendus, s'il n'eût été trop tard.

J'avais compté avec raison sur votre énergie et vos talents militaires; les circonstances ne vous ont pas permis d'en faire usage, mais l'histoire vous tiendra compte de vos efforts et aura des jugements sévères sur tous ceux qui ont amené cette douloureuse catastrophe. Adieu, mon cher général: comptez toujours sur moi en toutes circonstances, et écrivez-moi quand vous en aurez le loisir.

<i>Report, PERSONNES</i>		13825
Au numéro 52, rue du Waux-Hall.		
M. DESRANVAUX, C., rentier à Paris,		1
Au Pavillon St-Arnaud, rue de la Sauvenière.		
M. DUNAN, A., propriétaire à Paris,		1
Mmes VERHULST, R., rentière à Bruxelles,		1
De BEAUREGARD, B., et sa famille, d'Ostende,		3
A la Ville de Gand, rue Neuve.		
M. BONNET, A., rentier à Paris,		1
Au Château de Claremont, rue de la Sauvenière.		
Mlle MAIAISE, rentière à Bruxelles,		1
Mme SOYER, rentière, et son fils, à Reims,		2
Au numéro 45, place Pierre-le-Grand.		
Mme FORGEUR, et sa famille, de Liège,		5
A la Reine de France, rue de l'Hôtel-de-Ville,		
Mme DROUART, artiste, et sa sœur, à Paris,		2
Hôtel d'Irlande, rue de la Promenade-de-Sept-Heures.		
MM. NAGELMACKERS rentier, sa famille et suite, à Liège,		7
le comte et Mme la comtesse de PALIKAO, leur famille et suite, de Paris,		
Mme De BRIMONT, R., et sa famille, de Paris,		2
Au Pigeon Blanc, allée du Marteau.		
Mme VASSAL, E., rentière, et suite, à Paris,		2
Au Duc de Normandie, allée du Marteau.		
M. DUPUIS, J., négociant, et sa famille, à Bruxelles,		3
Au Rivoli, rue de la Sauvenière.		
M. LE-WILLING, rentier, d'Amérique,		1
A la Ville de Namur, allée du Marteau.		
Mme THÉODORAKI, rentière, et sa famille, à Paris,		4
Au Châlet, avenue de la Reine.		
M. BERNIMOLIN, H., architecte, et sa famille, à Liège,		5
Au n° 26, rue de la Cascade.		
M. MARSHALL, L., professeur, d'Irlande,		1
Au numéro 18, allée du Marteau.		
M. DEMEECK, E., propriétaire, et sa dame, à Bruxelles,		2
Au Duc de Savoie, allée du Marteau.		
M. De SAROLEA de CHERATE, avocat, et sa famille, à Liège,		3
Au Dragon d'Or, rue du Marché.		
M. DEMBLON, ingénieur, et sa dame, à Anvers,		2
Mmes VERSET, rentière, à Anvers,		1
DUCLERFAYS, rentière à Douai,		1
LEGRAND, id.		1
Hôtel de Clarence, avenue du Marteau.		
M. FASSIAUX, directeur général des chemins de fer postes et télégraphes, sa famille et suite, à Bruxelles,		5

Total jusqu'à ce jour, PERSONNES 13886

Vu par nous échevin de la ville de Spa,

A. DEFOSSEZ.

Extrait de la « Liste officielle des étrangers »
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Ma famille entière, qui m'accompagne, me charge de compliments pour vous, et moi je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux.

Tout à vous,

Général comte de Palikao."³⁹

Le numéro 34 de la "Liste officielle des étrangers qui ont visité Spa - La saison de 1870"⁴⁰ daté du 9 octobre nous apprend qu'à ce moment l'Hôtel d'Irlande avait pour clients:

-MM. Nagelmacckers, rentier, sa famille et suite, à Liège - 7

-le comte et Mme la comtesse de Palikao, leur famille et suite, de Paris, - 4

-Mme De Brimont, R. et sa famille, de Paris,- 2.

La liste indique le nombre de personnes déclarées. Il est étrange de ne compter que 4 personnes pour dénombrer le comte, son épouse, la famille et suite. De même pour M^{me} De Brimont et sa famille qui devaient être plus importantes en nombre que deux individualités. Ne dénombrerait-on pas les enfants et domestiques ?

Nous ignorons la durée du séjour spadois de la famille Cousin-Montauban; il en est de même pour ses occupations. Les numéros d'octobre et de novembre des journaux "Mémorial de Spa" et "Le Spadois" conservés au Fonds Albin Body ne parlent pas de l'ancien premier ministre et ministre de la guerre déchu.

Après quelque temps passé en Belgique, le comte de Palikao et sa famille revinrent en France, mais le général se retira complètement de la vie politique. Il décéda à Versailles le 8 janvier 1878⁴¹.

A. DOMS

³⁹ Général DE WIMPFEN, *Sedan*, Paris, Librairie Internationale, 1871, p. 290-291.

⁴⁰ 113^e année, Spa, Bourdoux, p. 274 au Fonds Albin Body.

⁴¹ Michel MOURRE, *op. cit.*, p. 500

LES MEMOIRES D'OSCAR DOSSIN (suite)
Chef de l'orchestre de la Ville de Spa (1910-1913)

A partir de cette époque (16 ans et demi ou 17), notre vie en famille devint plus aisée. Avec mes appointements de 900 frs, mes leçons particulières que je donnais déjà depuis l'âge de 13 ans et d'autres ressources, l'on put penser à s'établir mieux et ce fut rue des Mineurs n°20, que l'on ouvrit un beau magasin; le commerce de chaussures prit une extension inespérée et la maison Dossin ne tarda pas à être connue de toute la ville. Comme j'avais une part, ainsi que Joseph et Pauline, dans les bénéfices du commerce, mes appointements et mes leçons, je pus économiser et déposer à la Banque Nationale; si bien qu'avant mon mariage, je pus acquérir la bonne maison que nous occupons maintenant rue des Anglais.

En quelques années, je perdis donc mon père qui s'appelait Jean, mon frère Jean et après, mon toujours inoubliable fils Jean; quelle fatalité!

Le bonheur ne peut se gagner sans doute sans être d'abord passé par des épreuves bien cruelles.

Vers l'âge de 19 ans, je prenais la succession d'Eugène Hutoy, l'éminent Chef de la Société Royale des Amateurs. C'est là que je fis mon apprentissage sérieux de chef d'orchestre. Je dirigeai ce cercle pendant environ 10 ans.

Puis avec Ignace Lovens, nous fondâmes les concerts d'été de l'acclimatation qui immédiatement connurent un succès vraiment réjouissant. Avec la somme de 3000 frs mise à ma disposition par le comité de l'acclimatation, je formai un excellent orchestre; le public s'enthousiasma au point qu'avant la fin de la première année, nous avions 25000 frs d'abonnés et le succès s'amplifia d'année en année. Dès la seconde, l'on construisit la galerie qui nous mettait à l'abri des intempéries, et pendant 25 ans, avec une interruption pour diriger en 1905 les grands concerts du Palais des Fêtes à l'exposition universelle, je restai à la tête de cet orchestre incomparable. J'estime que très peu (s'il y en a) de chefs d'orchestre ont eu le bonheur d'avoir sous leur baguette un orchestre aussi parfait. Nous répétions tous les matins (et cela pendant près de huit mois) alors, vous pouvez penser combien les exécutions étaient parfaites. Elles avaient lieu tous les soirs.

En 1907, je fus à la direction de l'orchestre du casino de Blankenberge (excellent aussi cet orchestre). Je pus ainsi procurer à mère et aux enfants une exquise vacance.

En 1910, 1911, 1912 et 1913, je fus nommé chef de l'orchestre du Kursaal de Spa. Temps heureux que ces quatre années où nous vécûmes tous les étés aux frais de la princesse; puis surgit la guerre qui, pour ainsi dire, fut (à part quelques concerts pendant la guerre) la fin de ma carrière de chef d'orchestre, fonction entre toutes que j'aimais.

A la tête d'un bon orchestre, j'étais réellement aux anges. L'on peut se figurer la jouissance que procure cet art de la Direction! Sentir tous ces artistes attentifs à vos moindres intentions et partageant

vosre enthousiasme pour l'interprétation d'une belle œuvre est quelque chose de tout à fait délicieux pour un artiste qui aime son art profondément.

Dans ces fonctions artistiques, rien ne me rebutait et j'obtenais si facilement la discipline nécessaire, et la compréhension des œuvres en sortait; on aurait dit presque miraculeusement.

Voilà quelle aurait dû être ma destinée musicale, et durer encore une dizaine d'années. Je me console cependant en pensant qu'il n'y a personne qui puisse n'avoir rien à regretter de la vie qu'il a vécue.

J'aurais pu, moi aussi, en travaillant plus courageusement encore, et surtout en ayant les moyens matériels, devenir virtuose comme Ysaye, Thomson, Marsick et tant d'autres de mes collègues de la classe de violon, ou pousser mes études de composition jusqu'au prix de Rome?! Mon travail, en tout cas, fut béni du Seigneur, puisqu'il me permit, avec ma chère Victoire, d'élever cette belle famille, tous ces bons enfants, et nous procurer cette belle vieillesse! En se confiant à la divine providence, tout finit bien.

Il ne me reste plus maintenant, toujours pour venir au devant du désir de mes enfants et belles-filles de vous parler de mes chers parents, et peut-être de quelques épisodes intéressants de ma vie.

Mes parents

Mon père Jean Marin, que, ainsi que je l'ai dit, je ne connus qu'adulte pendant 8 années jusqu'à sa mort à 48 ans (j'avais dix ans et demi) était un bel homme à la figure ronde et au menton à fossette de Pierre. Nous n'eûmes jamais son portrait, mais lorsque je veux me remémorer sa figure, je n'ai qu'à me rappeler une chanson qu'il nous faisait entendre, avec une voix douce, qui me paraissait merveilleuse, et aussitôt, sa bonne figure m'apparaît. Lorsque vint le moment de travailler mon violon, il m'appelait; je déposais ma méthode de Beriot⁵ sur son lit, et il surveillait mon travail autant qu'il le pouvait, car il n'était pas du tout musicien. Il était très patient et ne grondait que lorsque j'avais commis une faute grave.

Ma bonne mère

Ma chère Maman, née Françoise Angélique, était une petite femme très vivante. Ainsi que papa, elle était illettrée, mais extrêmement intelligente et très fine. Celle-là savait les paroles qu'il fallait pour nous retenir à la maison, nous empêcher de courir les rues, et surtout, plus tard, de nous méconduire.

Comme j'étais l'idole de ma mère, il arrivait fréquemment qu'à ma rentrée à la maison, elle m'interpelle ainsi "*t'as co cassé in jatte, valê?*" (ou quelqu'autre objet) je savais de suite ce que cela signifiait; c'était ma sœur ou mon frère qui m'endossaient la casse, certains que ma mère n'aurait pas le courage de me gronder.

(Ici doit venir la journée de mon dernier concours de violon, puis je reparlerai de ma chère maman).

⁵ Beriot (Charles de) 1802-1870. Violoniste belge, créateur de l'école belge de violon; Vieuxtemps fut son élève. Il fut l'époux de la célèbre cantatrice La Malibran.

Mon concours final de violon

Cette journée vaut la peine d'être rappelée, car ce fut vraiment un événement au conservatoire qui n'est pas encore oublié. J'avais, il est vrai, préparé ce dernier concours avec une ténacité qui n'était en général pas mon fort. Cette fois j'y fus avec une entière confiance et si je ne pouvais espérer y réussir aussi brillamment, j'étais cependant sûr d'y réussir.

C'était la première fois à Liège que l'on entendait le concerto en sol de Max Bruch.

Après mon exécution, je me retirai dans la coulisse; (c'était au Théâtre Royal qu'avait lieu ce concours), lorsque les musiciens qui m'avaient accompagné, me crièrent: "Dossin, le jury vous appelle". Je me précipitai vers la rampe et m'aperçus que les membres du jury debout, m'applaudissaient "ce qui ne se fait pas au concours" et le directeur Radoux qui était le président du jury me fit ce discours: "En présence d'une exécution aussi parfaite, le jury a décidé de ne pas délibérer et vous accorde à l'unanimité la médaille en vermeil par acclamation et avec la plus grande distinction". Puis, il me fit un petit discours me souhaitant une carrière de virtuose digne de la belle Ecole du violon liégeoise. Cette distinction n'avait jamais été accordée ainsi et ne l'a plus été depuis. Le public trépignait.

En somme, ce fut un des jours les plus heureux de ma vie.

Après le grand retentissement de ce concours, ce fut une procession chez moi des principaux professeurs de conservatoire venant conseiller à ma bonne mère de faire un sacrifice et de m'envoyer à Paris pour perfectionner encore mon violon et devenir un grand virtuose. Celle-ci y consentit malgré le grand amour qui nous unissait et me promit qu'elle serait courageuse pendant mon absence de la maison. Peu après, son chagrin devint si grand et si inquiétant que je finis par la rassurer et lui dis: "*N'y ploré pu Mame, je n'irè nin, no trouv'rons bin li bonheur essonle sin zallé si long*".⁶ Je n'en ai certainement plus de regret, et j'ai pu ainsi donner une belle vieillesse à ma chère maman qui avait déjà tant souffert par la longue maladie de mon père, sa mort, la mort de Jacques et de Jean, et tout modestement nous préparer cette belle vieillesse dont nous jouissons maintenant ma chère Victoire et moi-même.

La vie chez nous dans mon enfance

A la maison, surtout dans mon enfance, l'on conservait les anciens usages. Au nouvel an, l'on faisait des "*waffles*" (gaufres succulentes). A Pâques, c'étaient les "*cocognes*" (œufs durs teintés). A la fête paroissiale, la "*doreie*" et le jambon. Tout ceci, naturellement pas dans les périodes difficiles. A Noël, c'étaient les "*bouquettes*"; au carnaval et surtout le mardi gras, c'étaient les pains perdus qui faisaient notre souper, l'on chantait "*Vochal li carnaval crotal on fait dè pans dore, croté*".⁷

⁶ Ne pleurez plus, maman, je n'irai pas, nous trouverons bien le bonheur ensemble sans aller si loin.

⁷ Voici le carnaval crotté, on fait des pains perdus, crotté.



Oscar Dossin et sa famille (Coll. privée)

Jeune homme, avec un ami, le lundi était notre grand jour de sortie! Après avoir fait la toilette de rigueur, l'on se dirigeait vers la rue des Tourneurs (rue Léopold maintenant) et là, dans une friture, l'on commandait une portion de frites (10 centimes) et un verre de Saison (10 centimes) et après avoir dépensé royalement nos 20 centimes, l'on retournait à la maison, heureux comme si nous sortions d'un grand banquet à la Bégasse.

Malgré la dureté des temps de mon enfance, j'ai souvent pensé que c'était un temps bien heureux. L'on n'était pas riche, mais l'on s'aimait tant; et si l'estomac se plaignait quelquefois, le cœur était si content!

Voulez-vous savoir maintenant comment Victoire Thimister me plut et les circonstances qui firent que Mlle Thimister devint Mme Dossin?!

La mort de ma chère maman m'avait si fortement découragé malgré l'affection qui nous unissait Pauline, Joseph et moi, que mon caractère généralement optimiste s'en ressentait sérieusement, et je crois que j'en serais devenu neurasthénique sans l'événement "certainement imprévu" que je veux vous conter.

C'était en octobre 1886 à l'inauguration du Phare. Me promenant comme tous les soirs après le souper, et passant devant cet établissement que l'on inaugurerait avec une splendeur (pour l'époque) inaccoutumée à Liège, il me vint à l'idée d'y rentrer comme tous les Liégeois.

En entrant, je vis dans la première salle assis à une table, un groupe de personnes, M. et Mlle Thimister, M. l'architecte Demany et Madame, prenant une consommation.

Monsieur Thimister était un homme que tout le monde et moi-même connaissions à Liège à cause de son extrême amabilité. Je connaissais aussi Mlle Thimister que je voyais quelquefois au conservatoire. Elle était autrement bien élevée que ses compagnes du conservatoire, qui en général étaient plus frivoles et peu sérieuses.

Monsieur Thimister qui savait probablement que la mort de ma mère m'avait rendu inconsolable, me voyant entrer, me demanda avec insistance de m'asseoir près d'eux et d'accepter une consommation; je finis par céder et dans la conversation, il me dit: "vous paraissez bien triste, pauvre Monsieur Dossin". "Oui" lui répondis-je, "je ne me consolerais jamais d'avoir perdu ma chère maman, nous nous aimions tant!"

"Il faut vous marier mon cher, cela vous changera et peut-être amènera un changement à votre chagrin".

Pris naturellement un peu au dépourvu et n'ayant aucune attache sentimentale, je lui répondis (sachant que je ne risquais rien de grave): "voulez-vous m'accorder la main de Mlle votre fille?" et par-dessous la table, il me prit une main et la serra en disant à voix basse: "Si cela pouvait être, j'en serais bien heureux". Voilà comment Mlle Victoire après des pourparlers, devint Mme Dossin qui me donna six garçons, si bons, si intelligents, si affectueux que nous ne sûmes jamais ni qui était le meilleur ni le plus intelligent, et avec eux nous connûmes la vie la plus heureuse.

Deo gratias.

Un souvenir de mon petit ange Jean mort à Spa, d'une courte méningite qui nous l'enleva à notre affection à l'âge de 7 ans et demi. Un petit discours avec mon petit Jean me revient: à l'âge de 3 ans et demi, le caressant sur mes genoux qui étaient sa place habituelle, et lui contant quelques histoires comme le font tous les papas, il me dit en me posant la bouche: "comme je t'aime papa, comme tu m'amuses"!

"Et si je partais donc mon petit Jean?"

"Je te suivrais."

"Mais mon chéri, l'on ne peut pas toujours suivre son papa."

"Oh, je te suivrais quand même, va!"

"Ainsi, tu m'aimes tant que cela mon petit chéri!"

"Moi, vois-tu papa, je suis un aimeur!" Oh oui!

Depuis 40 ans, cette réponse n'a jamais cessé, ni jour, ni nuit, de me torturer!

Oscar Dossin (1857-1949).

Notes transcrites par J-M. Monville. Merci à Sœur Claire Dossin de nous avoir confié le manuscrit de son grand-père. Merci aussi à Jean Henrard pour la relecture des phrases en wallon.

J.M. Monville

Vous trouverez à la page suivante un article de journal (origine inconnue) prêté par la famille du musicien.

1910, 1911, 1912 et 1913 **Belgique**

Spa

LA SAISON MUSICALE A SPA. — Spa est peut-être la ville d'eaux où l'on fait actuellement le plus de musique. La musique est, du reste, un plaisir que les médecins spadois recommandent à leur clientèle, et les neurasthéniques les plus "abîmés" du docteur Schaltin accourent comme au miracle aux *Concerts de grande Symphonie* que dirige l'excellent maître liégeois Oscar Dossin.

Or, le miracle opère. Les éclopés et les mélancoliques de marque qui, de tous les coins de l'Europe, viennent ici reprendre le goût de la vie, s'unissent chaque soir à une élite d'amateurs appartenant à tous les mondes pour acclamer l'infatigable orchestre symphonique dont les meilleurs éléments sont fournis par le Conservatoire de Liège.

On ne saurait exécuter avec plus de couleur et plus de fidélité le répertoire varié qu'impose le sévère auditoire de Spa. Depuis que la bille a cessé de grincer dans les roulettes, la clientèle des joueurs a disparu et les mélomanes arrivent ici en maîtres ; on ne leur discute aucune satisfaction.

À côté des meilleures pages de Schumann, de César Franck, de Berlioz, de d'Indy, de Borodine, de Saint-Saëns, de Debussy et de Fauré, je dois noter comme excellemment interprétés : la *Symphonie en sol mineur de Mozart* et l'*Inachevée* de Schubert, des fragments du *Manfred* de Schumann et des *Erynnies* de Massenet, la *Suite ancienne* de Grétry et la *Suite algérienne* de Saint-Saëns, la *Kermesse flamande (Milenka)* de Jan Blockx, le *Ballet Égyptien* de Luigini, les *Scènes de Ballet* de Glazounow, la *Caravane dans les steppes de l'Asie Centrale* de Borodine, *Sigurd Forsalfar* de Grieg, le *Carnaval à Paris* de Swendsen, etc...

Avec cela, beaucoup de Wagner, naturellement ; du Tschaikowski, dont M^{lle} Juliette Wihl, qui professe au Conservatoire de Berlin, détailla prestigieusement et avec de surprenantes vigueur d'athlète complet, le *Concerto en si B mineur (op. 23)* ; du Rubinstein de rêve, que vinrent applaudir solennellement le prince Naïfascitze et toute la légation russe en l'honneur des Romanoff et de Pierre-le-Grand — un ancien client de Spa — commémorés ; des fragments de l'opéra de Glinka, *Russlane et Ludmilla*, que M^{me} Olga de Nabokoff a cru devoir interpréter avec d'attrayantes singularités de musique qui ont fait oublier son insouciance des textes ; quelques tranches caractéristiques du *Prince Igor* de Borodine et de la *Nuit de Mai* de Rimsky-Korsakov, auxquelles le ténor pétersbourgeois Krijanowski consacra les fraîcheurs les plus jeunes de sa voix caressante et souple.

Ainsi, le docte et spirituel historiographe Albin Body pourra, cette année encore, ajouter de bonnes pages à son *Histoire de la musique à Spa*, qui est un document des plus précieux pour ce qui touche l'évolution du goût musical chez les gens du monde qui se reposent, qui se soignent ou qui s'amusent.

Il n'est que juste de rendre spécialement hommage à M. Oscar Dossin, qui dirige les beaux concerts du Kursaal et qui est, du reste, l'un des plus éminents professeurs du Conservatoire royal de Liège. Ce M. Dossin est un tout petit homme, avec un talent fécond, éclectique, infatigable. Chaque jour, il se renouvelle et se surpasse. On se sentirait presque tenté, en ce monde de buveurs d'eau, de voir en M. Dossin une manière de "sourcier", tant pour certaines de ses clairvoyances inattendues et inédites que pour des ferveurs loyales, presque naïves, soulignées d'attitudes extatiques et d'effets de baguette qui lui valent les suffrages les plus contradictoires.